

# FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

25<sup>e</sup> Année — N° 196

Juillet 1906

26, RUE DROUOT (IX<sup>e</sup>)

Pois de Senteur

Tableau de G. NICOLET

PEUX { 3 FRANCS ;  
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Gabriel Nicolet

Ayuntamiento de Madrid

Abonnement France : 36 francs  
Étranger (Union postale) : 42



**LES CAPSULES D'APIOL**  
DES DES  
**JORET & HOMOLLE**  
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,  
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES  
Le Fl. 4'50 F. Ph. SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

**Luxuriance des SEINS**  
EN 2 MOIS  
par les **PILULES ORIENTALES**  
Les seules qui développent, raffermissent,  
reconstituent les SEINS, effacent les  
saillies osseuses des épaules et donnent au  
Dessus un gracieux embonpoint. Bienfaisantes  
pour la santé. Approuvées par les célé-  
brités médicales. Résultat durable.  
FLACON avec Notice : 6 fr. 35 FRANCO.  
MATEL, Ph. 5, Passage Verdeau, Paris (9<sup>e</sup>)  
D'OTRÉS, Bruxelles, Ph. S. SAINT-MICHEL,  
Geneve, Droguerie CARTIER & JORIN.

**AUTOMOBILES ÉLECTRIQUES**  
**DININ VOITURES DE VILLE**  
A. DE MASSOL & C<sup>ie</sup>  
Seuls Concessionnaires pour la France  
59, Rue de la Boétie, PARIS

Téléphone  
58972



**VOITURES DE TOURISME**  
PANHARD-LEVASSOR-DELAUNAY-BELLEVILLE  
ET TOUTES GRANDES MARQUES

## CHEMIN de FER d'ORLÉANS

### VOYAGE D'EXCURSIONS aux PLAGES de la BRETAGNE

TARIF G. V. n° 5 (ORLÉANS)

Du 1<sup>er</sup> Mai au 31 Octobre, il est déli ré des  
billets de voyage d'excursions aux Plages de Bre-  
tagne, à prix réduits, et comportant les parcours  
ci-après :

Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire,  
Savenay, Questembert, Ploërmel, Vannes,  
Auray, Pontivy, Quiberon, Le Palais  
(Belle-Ile-en-Mer), Lorient, Quimperlé,  
Rosporden, Concarneau, Quimper, Douar-  
nenez, Pont-l'Abbé, Châteaulin.

DURÉE : 30 JOURS

PRIX DES BILLETS (aller et retour) :

1<sup>re</sup> Classe, 45 fr. — 2<sup>e</sup> Classe, 36 fr.

Faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tant  
à l'aller qu'au retour.

Faculté de prolongation de la durée de validité  
moyennant supplément.

En outre, il est délivré au départ de toute station  
du réseau d'Orléans pour Savenay ou tout autre  
point situé sur l'itinéraire du voyage d'excursions  
indiqué ci-dessus et inversement des billets spéciaux  
de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> classe réduits de 40 0/0, sous condi-  
tion d'un parcours de 50 kilomètres par billet.

**Hygiène de la Bouche et de l'Estomac**  
Après les repas, 2 ou 3  
**PASTILLES VICHY-ÉTAT**  
facilitent la Digestion  
Se vendent en boîtes métalliques scellées  
1 fr., 2 fr. et 5 fr., portant la MARQUE DE GARANTIE **VICHY-ÉTAT**

**COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE**  
CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES d'EAU

### Voyages d'Excursions

dans le Centre de la France et les Pyrénées

La Compagnie d'Orléans délivre, du 15 juin au  
15 septembre, au départ de Paris et des principales  
gares de son réseau, des cartes d'excursions dans le  
Centre de la France et les Pyrénées (divisées en  
5 zones), à prix très réduits, donnant droit :

1<sup>re</sup> A un voyage aller par des itinéraires désignés  
avec arrêts facultatifs aux gares intermédiaires de la  
gare de départ au point d'arrêts choisis par le voya-  
geur sur l'une des zones de libre circulation prévue  
au tarif;

2<sup>e</sup> A la libre circulation sur les lignes comprises  
dans ladite zone avec arrêts facultatifs à toutes les  
gares;

3<sup>e</sup> A un voyage aller et retour avec arrêts facul-  
tatifs aux gares intermédiaires du point où le voyageur  
abandonne la zone de libre circulation à son point  
de départ initial.

Il est délivré également des cartes de famille  
donnant droit à une réduction des prix des cartes  
individuelles variant de 10 0/0 pour la seconde per-  
sonne à 50 0/0 pour la sixième personne et au-delà.

La durée de validité de ces cartes qui est de un  
mois, peut être prolongée d'une ou deux périodes de  
quinze jours moyennant supplément.

Pour permettre d'utiliser ces cartes au départ  
d'une gare quelconque du réseau d'Orléans, située en  
dehors des itinéraires désignés, il est délivré, con-  
jointement avec elles, des billets de parcours com-  
plémentaires, réduits de 40 0/0 et de même durée  
de validité, du point de départ à une des gares si-  
tuées sur les itinéraires desdites cartes.

En outre, il est délivré, au départ de toutes les  
stations du réseau du Nord, pour Paris, conjointe-  
ment avec les cartes d'excursions ci-dessus com-  
portant Paris comme point de départ, des billets  
d'aller et retour, valables un mois, réduits de 35 0/0  
en 1<sup>re</sup> classe et de 20 0/0 en 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes. Ces  
billets ne donnent droit sur le réseau du Nord à  
aucun arrêt et ne sont valables à l'aller que s'ils sont  
présentés en même temps que la carte d'excursions  
Ils peuvent être prolongés dans les mêmes condi-  
tions que les cartes individuelles.

### Excursions aux Stations thermales et hivernales DES PYRÉNÉES & du GOLFE de GASCogne Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, etc...

Tarif spécial G. V. N° 106 (Orléans)

Des Billets d'aller et retour individuels, avec réduc-  
tion de 25 % en 1<sup>re</sup> classe et de 20 % en 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup>  
classes, sur les prix calculés au tarif général d'après  
l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute  
l'année, à toutes les stations du réseau de la Com-  
pagnie d'Orléans, pour les stations thermales et  
hivernales du réseau du Midi, et notamment pour :

Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte),  
Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-  
de-Béarn, etc.

DURÉE DE VALIDITÉ : 33 JOURS

non compris les jours de départ et d'arrivée

Publications éditées par la Compagnie d'Orléans  
et mises en vente

Dans ses principales Gares et Bureaux Succursales

### LE LIVRET GUIDE ILLUSTRE

(Notices, Tarifs, Horaires) 0 f. 30 (franco 0 f. 65)

### ALBUMS DE PHOTOGRAPHIES

Souvenir de mon voyage en Touraine.....	1 00
franco.....	1 15
Touraine, Bretagne, Auvergne.....	0 20
franco.....	0 30
Cartes Postales illustrées : La Touraine et ses châteaux, 2 <sup>e</sup> série de 6 cartes chacune, la série.....	0 30
franco.....	0 35

Brochures illustrées à 0<sup>f</sup> 10 (franco : 0<sup>f</sup> 20)

Le Cantal	La Touraine
Le Berry (au pays de George Sand)	Les Gorges du Tarn
De la Loire aux Pyrénées	Poitou-Angoumois
La Bretagne	Excursions en France
L'Aude	Rouergue et Albigeois

### Itinéraires Géographiques à 0<sup>f</sup> 10

(franco : 0<sup>f</sup> 15)

De Paris à Tours  
De Tours à Nantes  
De Nantes à Landerneau et embranchements  
D'Orléans à Limoges  
De Limoges à Clermont-Ferrand avec embran-  
chement de Laqueuille à La Bourboule et au Mont-Dore  
De Saint-Denis-près-Martel à Arvant, ligne du Cantal  
De Tours à Angoulême  
D'Angoulême à Bordeaux  
De Tours à Vierzon  
De Tours à Montluçon  
De Limoges à Agen  
De Limoges à Montauban  
D'Eygurande à Aurillac.

Les affiches illustrées publiées par la Compagnie  
d'Orléans, sont également mises en vente. S'adresser  
à l'Administration centrale, Bureau de la Publicité,  
1, Place Valhubert, Paris.

### CHEMINS DE FER

d'Orléans, du Midi et de Madrid-Saragosse-Alicante

### RELATIONS DIRECTES

ENTRE

PARIS (Quai-d'Orsay) et BARCELONE  
via Limoges-Montauban-Toulouse

Il est délivré, à partir du 10 Juin 1906, au départ  
de Paris (Quai d'Orsay), des billets directs de 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>

L'IODHYRINE du Docteur DESCHAMP  
EST LE SPÉCIFIQUE PAR EXCELLENCE de L'

## OBÉSITÉ

CACHETS PILULAIRES  
préparés par L. LALEUF, pharmacien à Orléans.  
SEUL PRODUIT SÉRIEUX, GARANTI ABSOLUMENT INOFFENSIF

Sans action nocive sur  
**LE CŒUR, L'ESTOMAC, LES REINS.**  
**Fait MAIGRIR** PROGRESSIVEMENT  
EN QUELQUES SEMAINES

Ne laisse pas de rides. — Convient aux deux sexes.

Le Traitement complet : 10 francs. — Envoi  
f<sup>co</sup> et discret contre mandat adressé à M. H. DUBOIS,  
pharmacien, ex-interne, 5, rue Logelbach, PARIS  
(Parc Monceau), Tél. 502-76, où une bascule de  
précision est à la disposition de nos clients.

Principales Pharmacies de France et de l'Étranger.  
Seuls concessionnaires pour l'Empire de Russie :  
Luxembourg et C<sup>ie</sup>, Varsovie, Zorawia, 40.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS  
**POUDRE DENTIFRICE CHARLARD**  
Boîte : 2<sup>f</sup> 50 franco. — Pharmacie, 12, B<sup>e</sup> Bonne-Nouvelle, Paris.

**VEILLEUSES FRANÇAISES**  
FABRIQUE A LA GARE  
**JEUNET Fils**  
Successeur de son Père  
Toutes les boîtes  
peut en timbre sec  
JEUNET, INVENTEUR  
Se trouvent dans toutes  
les bonnes maisons d'Épicerie et  
de Quincaillerie

**CYCLES, Motocyclettes et Auto-**  
**Cyclotaxis H. BILLOUIN, Ing.**  
Const. 404, Av. de Villiers, Paris.  
Bicyclettes neuves de gr. luxe, course et  
route garanties d. 120 f., d'occasion en bon état d. 30 f.  
Motocyclettes neuves, sur commande, route et course de  
2 à 6 chevaux depuis 500 f., d'occasion depuis 150 f.  
Voitures Automobiles neuves et sur commandes d. 2900 f.  
2 et 4 places, d'occasion 500 f. Reparatons et Transformations  
Accessoires et Pièces détachées. Facilité de paiement.  
Prix modérés, Catalogue franco. Téléphone 548-03

et 3<sup>e</sup> classes pour Barcelone aux prix de 129 fr. 60  
en 1<sup>re</sup> classe, 89 fr. 15 en 2<sup>e</sup> classe et 57 fr. 95 en  
3<sup>e</sup> classe.

### Enregistrement direct des bagages de Paris à Barcelone

Voitures directes, Lits-toilette, Compartiments-cou-  
chettes, Wagon-Restaurant.

### ALLER (1)

Paris, dép. .... | 10 h. 17 m. | 7 h. s. | 8 h. 47 s.  
(Quai-d'Orsay) (a)  
Barcelone, ar. . | 7 h. 51 m. | 2 h. 48 s. | 7 h. 36 s.

### RETOUR (1)

Barcelone, dép. | 1 h. 50 s | 6 h. 31 s. | 10 h. m.  
(b)  
Paris, ar. .... | 10 h. 31 m. | 5 h. 22 s. | 8 h. 44 m.  
(Quai d'Orsay) (c)

(1) Service au 1<sup>er</sup> Juillet.

(a) Au départ de Narbonne, ce train circulant les  
dimanches et jeudis seulement est exclusivement com-  
posé de wagons-lits et ne prend que les voyageurs de  
1<sup>re</sup> classe ayant payé un supplément de 14 fr. 10 à la  
C<sup>ie</sup> des wagons-lits. (Nombre de places limité.)

(b) Jusqu'à Narbonne, ce train circulant les lundis et  
vendredis seulement est exclusivement composé de  
wagons-lits et ne prend que les voyageurs de 1<sup>re</sup> classe  
ayant payé un supplément de 14 fr. 10 à la C<sup>ie</sup> des  
wagons-lits. (Nombre de places limité.)

(c) Via Bordeaux avec billets scindés.

# CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des  
Entremets fins  
Dans toutes les bonnes Epicerie.



## Les Chroniques du Mois

### LES OMBRES SUR LE MUR

#### LA FÊTE DE NEUILLY

Spectacle énorme, bigarré, discordant!... Il offre à tous, à toutes les bourses, à tous les âges, à toutes les classes, son divertissement banal, étrange cependant, riche de surprises, d'étonnements, de tentations mystérieuses et comme clandestines. O geste magique du bonimenteur évoquant les merveilles « qui sont à l'intérieur! » O toiles pissées aux imageries primitives! émotion d'entrevoir par leurs fissures... la pénombre poussiéreuse où fument deux quinquets jaunes!

Petits bourgeois, petits rentiers, ouvriers, employés, recrutés des travaux du jour, bourrelés des soucis du lendemain, ils viennent tourner dans cette fête et demander une ivresse dérisoire aux mouvements contrariés des manèges, aux vertigineux tobogans...

Lentement les voitures défilent, chargées de mondaines silencieuses avec de graves jeunes hommes imberbes. Peut-être que parmi la cohue, les rires et l'odeur populaire, ceux-ci flairent quelque suprême désir dont leur âme — enfin! — serait galvanisée. Sous l'éclat brutal des globes électriques parfois se révèle un profil infiniment rêveur et fugitif.

Orchestres... limonades... nougats... On a le cœur qui tourne et la tête qui chante. Un pétard éclate, les fritures grésillent, l'adroit tireur a déclenché un bal de marionnettes, trois photographes vous barrent la route; tandis qu'au bullement des sauvages se marie la voix du tigre royal, que la Valse Bleue rivalise avec la Matchich, que le trombone de la femme colosse s'empierre dans le piston du coupeur de têtes, les enfants qu'on tiraille piaillent, les musiquettes coincouinent et sur son illustre tréteau Marseille, bedonnant dans un maillot rose, la tête couronnée d'un fez, défie les « amateurs » à la lutte.

— Admirez, me dit alors M. Tulipe, qu'à ses plus actives distractions l'homme mêle toujours, comme un ferment spéculatif, le symbole de sa précaire destinée... En un chapitre des Essais (vous en souvient-il?) Montaigne remarque qu'au milieu de leurs festins les Égyptiens faisaient porter « l'anatomie sèche d'un homme, pour servir d'avertissement aux conviés. » Je ne puis m'empêcher de reconnaître un avertissement semblable dans ces figures de cire que présentent certaines barriques foraines. Elles résument sous nos yeux quelques-unes de nos tares et des servitudes physiologiques les plus atroces.

— Portez plutôt votre regard, répliquai-je non sans humeur, sur les gracieuses demoiselles que voici : elles chevauchent des cochons blancs qui, sous leur



MONUMENT D'ALEXANDRE DUMAS FILS  
Par M. R. de SAINT-MARCEAUX

fardeau, semblent frémir d'aise. La rapidité de leur course envoie les légers boas de plumes et les fanfreluches des corsages... Entendez ces petits cris : on doute si c'est d'effroi ou bien de volupté...

M. Tulipe voulut bien convenir qu'un tel jeu, et celui plus excitant encore de l'automobile suspendu dans le vide, était merveilleusement approprié aux exigences psychiques de notre époque. Puis il ajouta :

— Pour brillantes qu'elles soient, j'estime que les fêtes d'aujourd'hui manquent de pittoresque. Leur décor excessif, compliqué, écrase, plus qu'il ne la flatte, la sensibilité du spectateur, et ne requiert plus son imagination. Le perfectionnement mécanique des amusements marque une décadence des facultés de plaisir. Combien je regrette les parades de mon enfance! Une intarissable et saine bouffonnerie s'y déployait. Petits-fils de Mondor, de Tabarin, de Gros-Guillaume, de Cyrano et de Molière, les farceurs d'antan s'adressaient à la foule, lui demandaient sa collaboration, établissaient d'elle à eux l'antique, la familière, la majestueuse communion du rire!

Certes la façade de M. Pezon est luxueuse, certes les

moteurs de bonne marque remplacent avantageusement sous la toiture scintillante des manèges la lente manivelle ou la rosse efflanquée qui, jadis, les mettaient en branle. Mais je m'écarte de ces barriques industrielles, de cette scène éclairée sans art, de ces figurants trop parés. Et, malgré moi, je me rappelle les tristes comédiens ambulants qui, dans un petit village du Nord, un soir, touchèrent mon cœur d'une angoisse inexplicable... Suivez-moi, mon ami; nous demanderons une émotion plus rare à ce retraits presque obscur de la fête où, devant une pauvre balançoire immobile, la vieille femme qui n'a pas encore fait recette vante inutilement aux passants des plaisirs surannés...

Devisant tour à tour et nous taisant, nous atteignîmes ainsi l'extrémité de l'avenue. Comme nous regagnions la Porte Maillot, M. Tulipe, dont j'avais garde de troubler la méditation, murmura soudain :

— Voici l'heure tardive que j'aime... quand toute cette beauté nocturne, un instant soulevée au son des musiques criardes, retombe et va mourant de proche en proche...

Presque seules maintenant les girandoles rouges éclairent. Les derniers promeneurs s'appellent, et se forment par petits groupes, pour le retour... Un mirilton grogne... Des bicyclettes tournent encore, à vide. Deux hommes à ceintures rouges, avec des décorations sur la poitrine, comptent leurs gros sous. On perçoit à peine les instruments sur lesquels ces deux petites filles de dix ans, vêtues de maigre cotonnade, dansent une dernière valse en inclinant leurs têtes fatiguées. La roue crissante de la loterie retient une bande de gamins écarquillés de sommeil et de convoitise. Et des pitres déteints, vers les chalandes qui s'écoulent, agitent leur rire, comme une loque d'adieu. La vieille femme est toujours là, geignante, devant sa pauvre balançoire immobile...

JACQUES COPEAU

### Les Théâtres

Le mois dernier fut marqué surtout par les fêtes en l'honneur du trois centième anniversaire de la naissance de Corneille, et par l'inauguration du monument d'Alexandre Dumas.

Il y eut d'abord, place du Panthéon, l'inauguration de la statue de Corneille, due au ciseau du sculpteur Allouard. M. Camille Le Senne, président de l'Association de la critique, président du comité Corneille, remit le monument à la Ville de Paris. M. Tantet, secrétaire du Conseil municipal, au nom de la Ville de Paris, lui répondit en quelques mots. M. Autrand, secrétaire général de la préfecture de la Seine, reçut le monument. M. Emile Faguet, au nom de l'Académie, célébra la gloire du plus sublime



des poètes français. M. Emile Blémont, au nom de la Société des poètes français, M. Victor Margueritte, au nom de la Société des gens de lettres, prirent ensuite la parole. M. de Gourcuff apporta l'hommage de la Société des Hugophiles à la mémoire de l'auguste ancêtre. M. Dujardin-Beaumetz loua en termes chaleureux le maître d'héroïsme, d'indépendance et de fierté. Bref il y eut sept ou huit excellents discours. M. Silvain lut en outre un *Salut à Corneille* de M. Jules Claretie. M. Mounet-Sully déclama des vers de M. Gustave Zidler. La foule, qui ne disait rien, n'en pensait pas moins : elle applaudit fort à chaque harangue. Ce fut une belle cérémonie.

Le soir, il y eut un grand banquet à l'hôtel Continental.

A la Comédie-Française, il y eut la semaine de Corneille. On fit merveille. On vit, outre *Le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Psyché*, *Le Menteur*, on vit, dis-je, *Polyeucte*, *Nicomède* et *Pompée*. On entendit les stances de Sully Prudhomme à Corneille, un poème d'Emmanuel des Essars, un à-propos de M. Louis Le Lasseur : les *Larmes de Corneille*.

A l'Opéra, il y eut une noble cantate de M. Camille Saint-Saëns sur un **généreux** poème de M. Sébastien-Charles Leconte à la gloire de Corneille. Et à la Comédie-Française comme à l'Opéra il y eut le succès, l'enthousiasme, le triomphe.

A quelque temps de là on inaugurait, place Maesherbres, non loin et vis-à-vis de la statue noire d'Alexandre Dumas père, la blanche statue d'Alexandre Dumas fils. Ce fut une fête émouvante. Au milieu d'un parterre de gazon luisant, le haut monument voilé, neigeux. Sous les tilleuls, en face, une estrade toute couverte d'une foule dense, claire, papillotante. De près, au premier rang de l'estrade, la famille Dumas : Mme Alexandre Dumas, M. et Mme Matza, M. et Mme d'Hauterive, MM. Alexandre et Serge Lippmann. Puis M. Dujardin-Beaumetz, MM. Jules Claretie, Gaston Boissier, Paul Bourget, François Coppée, Vicomte Melchior de Voguë, Henri Roujon, de Selves, Lépine, Henri Lavedan, E. Lamy, comte d'Haussonville, Henri Houssaye, M. Fournier-Sarlovèze, Mme Raymond Poincaré, Mme de Saint-Marceaux, M. Pierre Baudin, Mme Jules Claretie, M. et Mme Georges Claretie, comtesse Robert de Flers, Mme Gounod, baronne de Bourgoing, M. Marcel Prévost, M. Victor Margueritte, M. et Mme Georges Feydeau, M. et Mme Flameng, MM. Guillaume Dubufe, Edouard Detaille, comte Primoli, Gaston Bérardi, Francis Chevassu, M., Mme et Mlle Bouvard, M. Georges Clairin, Mme Petit de Villeneuve, Mme Georges Kohn, M. et Mme Decourcelle, MM. Gervex, Jean Béraud, Henry Bordeaux, Jacques Normand, Pierre Sardou, Dettelbach, Roger Bouvard, Georges et Jean Baugnies, M. et Mme Jacques Baugnies, Mmes Baignières, Hochon, de Pierrebouurg, Charles Max, Blumenthal, Michel, Vaudoyer, Mme Henry Fouquier, Mme Marcel Ballot, Mmes Bartet, Pierson, du Minil, Rachel Boyer, Mitzy-Dalti, M. et Mme Georges Berr, Mlle Drunzer, etc.

Le soleil, splendide, est exact. La toile tombe. Les applaudissements éclatent. L'œuvre de M. de Saint-Marceaux apparaît éblouissante et belle. M. de Saint-Marceaux en a donné lui-même un parfait commentaire qu'il faut reproduire tout au long :

« La statue représente Alexandre Dumas assis, vêtu de son ample costume de travail. Dominant un socle très simple, autour duquel gravite un groupe de figures aériennes, flot symbolique des émotions féminines, il écoute la rumeur des faibles créatures auxquelles son cœur fut si pitoyable. Il tient le stylet acéré qui nota ses pensées, dont le théâtre devait être le principal agent de propagande. Par la bouche du masque de Thalie, posé à ses pieds, le grand moraliste fit jaillir des vérités



STATUE D'ALFRED DE MUSSET  
Par M. P. GRANET

nouvelles. Les titres des œuvres qui les contiennent sont inscrits sur le monument, parmi les lauriers. Sauf la Dame aux Camélias, que l'on reconnaîtra, je pense, à son attitude de complet renoncement autant qu'aux boucles de sa coiffure et aux camélias tombés de sa main défaillante, aucune des autres femmes ne désigne particulièrement une des héroïnes de Dumas. Deux jeunes filles se présentent vers le célèbre directeur de conscience. L'une chuchote son secret; l'autre, messagère fleurie, murmure plus près, dans un sourire, l'espoir de ses quinze ans. Une mère, abandonnée avec son enfant, demande en pleurant aide et protection au défenseur des faibles. Enfin, un dernier personnage féminin, de ses bras étendus, enveloppe ses sœurs dans un large geste de compassion, les unissant reconnaissantes auprès de celui qui sut les aimer, les évoquer, les glorifier. »

Le visage de l'illustre dramaturge est, de l'avis unanime de ceux qui l'ont connu, d'une ressemblance saisissante. Ces figures de femmes qui entourent le socle, ont dans leur geste, dans leur attitude, une grâce, une harmonie profondes. Jamais l'artiste ne fut plus simplement, plus tendrement, plus fortement heureux.

Les discours. M. Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts et vice-président du comité Dumas, prit le premier la parole au lieu et place de M. Sardou, président, retenu à Marly par une indisposition légère. Il lut le beau discours que celui-ci devait prononcer, et le fit acclamer. Puis M. Tantet reçut, au nom de la Ville de Paris, le monument d'Alexandre Dumas. Puis se succédèrent à la tribune MM. de Selves, au nom de l'administration parisienne; Paul Bourget, au nom de l'Académie française; Paul Hervieu, au nom de la Société des auteurs dramatiques; Victor Margueritte, au nom de la Société des gens de lettres; Camille Le Senne, au nom de l'Association de la critique; Jules Claretie, au nom de la Comédie-Française, et Dujardin-Beaumetz, au nom du gouvernement. Tous les orateurs furent également applaudis.

Là-bas, à travers les branches, haut perché, le géant de bronze, le col déboutonné, suant de lumière, lippu, rayonnait. \

Le soir, à la Comédie-Française, M. Mounet-Sully disait la poésie de Henri de Bornier, *Les Trois*

Dumas; M. Coquelin Cadet, un *Remerciement*, de M. Jules Claretie, et l'on jouait avec un mouvement peu commun devant un public recueilli une *Visite de noces* et *Francillon*.

*P.-S.* — Ce n'est pas tout. Il y eut encore, un peu plus tard, l'inauguration de la très belle statue d'Alfred de Musset par M. Pierre Granet. Ce fut à Neuilly, au rond-point de la Porte-Maillot. Il y eut des discours de MM. Emile Blémont, Camille Le Senne, O. de Gourcuff, Dujardin-Beaumetz, etc. — Il n'y eut pas beaucoup de Parisiens. Mais il y eut des jeunes gens, des jeunes filles, et des pompiers. On déposa des fleurs. On chanta. On dit des vers de plusieurs poètes, dont Alfred de Musset. C'était une bonne idée. Je crois en effet qu'on ne saurait faire plus de plaisir à un poète, fût-il de marbre, qu'en disant devant lui les poèmes qu'il connaît le mieux.

N.

*Les Beaux-Arts*

MUSÉE GALLIERA : EXPOSITION DE  
LA SOIE : SES APPLICATIONS,  
SON DÉCOR. ♦♦♦♦ GALERIE GEORGES  
PETIT : ŒUVRES DE M. SOROLLA Y  
BASTIDA. ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

Le Musée Galliera, qui continue son œuvre utile d'éducation moderne des matières aidant au décor, vient d'organiser une admirable exposition qui, dès l'ouverture, a passionné non seulement le public féminin, mais les hommes de goût qui veulent, pour une heure, s'offrir une joie des yeux. Après la dentelle, après l'ivoire, après le fer et le cuivre, voici la soie, la soie avec ses applications et son décor.

M. Delard, le très distingué conservateur du Musée, a disposé cette exposition avec un goût parfait; le grand hall, la galerie aux larges baies et le petit salon où sont installées les vitrines de la rétrospective, offrent à l'œil un véritable enchantement. Les tissus ne sont pas présentés sèchement; on y a mêlé des objets d'art qui ne s'attendaient pas à pareille fête, et chaque ensemble est véritablement un tableau, d'une infinie et caressante richesse.

Dans la première salle, on a placé les tissus d'ameublement. Les uns s'inspirent de documents anciens, et se justifient par l'usage multiple qu'on fait des meubles de styles d'autrefois. Les autres, qui nous attirent davantage, sont franchement d'inspirations modernes, et méritent d'être encouragés et admirés.

Dans la salle voisine, à côté des rubans de Saint-Etienne, qui ne donnent certainement qu'une idée imparfaite de la production très importante de ce grand centre manufacturier, on a disposé les tissus pour robes, et rien n'est plus heureux comme matière, comme ton, comme invention de décor. Tout ce que la coquetterie, ou mieux la grâce peut rêver, semble avoir été réalisé. Lyon et Paris triomphent. Telles vitrines, de M. Bianchini, par exemple, où les étoffes sont rehaussées de très rares bijoux de Lalique, ou de MM. Chavent, Bornet, Bertrand, Coudurier Fructus et Descher, sont extraordinaires d'harmonie. La chalcographie du Louvre elle-même expose dans une vitrine une série d'admirables planches tirées sur satin : ce sont des œuvres du maître Achille Jacquet, de MM. Sulpis, Larguillermie, Gaillard, Flameng, d'après Greuze, Van Eyck, Rembrandt, Gustave Moreau, etc. Ces épreuves, qui ont surpris d'abord les esprits enclins à se figer dans la tradition, sont fort goûtées, et je ne serais pas étonné qu'il y eût là pour notre incomparable chalcographie du Louvre, si magnifiquement riche, l'occa-

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro.)





MARCHE DE BOHÉMIENS  
Par CALLOT

# Sur les vieilles routes de France

## VOYAGES & VOYAGEURS D'AUTREFOIS

*C'est l'époque des villégiatures et des lointaines excursions; on roule sur les voies ferrées, en rapide ou en train de plaisir, et sur les routes, à bicyclette ou en auto; de tous côtés, on va vers les champs, vers la montagne ou vers la mer; on part pour des pays inconnus. Au moment où s'empare de nous cette fièvre de déplacements, où la saison et de si merveilleuses facilités invitent au départ les plus sédentaires, il ne paraîtra pas sans intérêt de rappeler ce qu'étaient les voyages autrefois.*

*Voyageurs d'aujourd'hui, disons-nous que les chemins de fer ne remontent guère qu'à un demi-siècle et que la bicyclette et l'automobile sont d'hier. Jetons un coup d'œil en arrière, et parlons des vieilles routes de France et de ceux qui les parcouraient. Et sans doute éprouverons-nous quelque satisfaction d'être venus si tard, en voyant à quelles difficultés, à quelles fatigues, nos pères étaient exposés dans leurs déplacements à travers leur propre pays.*

Jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, le mauvais état des chemins a rendu à peu près impossible l'usage de la voiture pour les longs voyages, et ces voyages étaient encore sous Louis XIV extrêmement pénibles et difficiles. Les routes alors étaient exécrables, et d'ailleurs manquaient du plus indispensable entretien. Sans doute, on y voyait bien par hasard des corvées occupées à les réparer, mais le travail de ces corvées manquait de direction et elles se bornaient d'ordinaire à refaire comme elles pouvaient l'étroite chaussée en dos d'âne qui tenait le milieu du chemin — cette chaussée sur laquelle les voitures tâchaient de se maintenir, et dont elles ne descendaient pas toujours impunément.

En somme, les routes ne méritaient vraiment ce nom que jusqu'à une certaine distance de Paris et aux approches des grandes villes. Quant aux traverses, on les laissait dans un tel état d'abandon qu'elles devenaient souvent impraticables aux voitures.

La conséquence d'une voirie en aussi déplorable état, c'était une incroyable difficulté des communications, et pour les gens qui s'obstinaient à voyager, des pannes et des accidents de tout genre. Aussi

sont-ce des voyages singulièrement mouvementés que ceux que nous font entrevoir les lettres et les relations des contemporains.

Chapelle et Bachaumont, par exemple, trouvent dans leur fameux voyage les routes si mauvaises autour de Narbonne qu'ils restent deux jours prisonniers attendant l'écoulement des eaux.

« ... Que cela ne vous » étonne point. Quand il pleut » six heures dans cette ville, » comme c'est toujours par » orage et qu'elle est située dans » un fond, tout environnée de » montagnes, en peu de temps » les eaux se ramassent en si » grande abondance qu'il est » impossible d'en sortir sans » courir risque de se noyer. » Nous le voulûmes pourtant » hasarder; mais l'accident d'un » laquais emporté par une ra- » vine et qui sans doute était » perdu si son cheval ne l'eût » sauvé à la nage nous fit » rentrer bien vite pour at- » tendre que les passages soient » libres. »

Vers la même époque — c'est-à-dire vers 1660 — La Fontaine, voyageant en Limousin, écrit à sa femme à propos des chemins qu'on trouve aux environs de Bellac : « Quand



LE COCHE ET LA MOUCHE  
Gravure tirée de l'édition in-f° des *Fables de La Fontaine* (1755-1759);  
d'après le dessin d'ODRY gravé par GAILLARD



LES VOYAGES AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

Fac-similé d'une partie de l'encadrement d'une Carte générale de toutes les postes et traverses de France (Bibliothèque Nationale)

» de huit ou dix personnes qui y ont passé sans descendre  
 » de cheval ou de carrosse, il n'y en que trois ou quatre qui  
 » se soient rompu le cou, on remercie Dieu. »

Au surplus, il arrivait fréquemment qu'un carrosse versât. M<sup>me</sup> de Sévigné mentionne ces petites mésaventures sans paraître y attacher autrement d'importance et comme des accidents assez ordinaires.

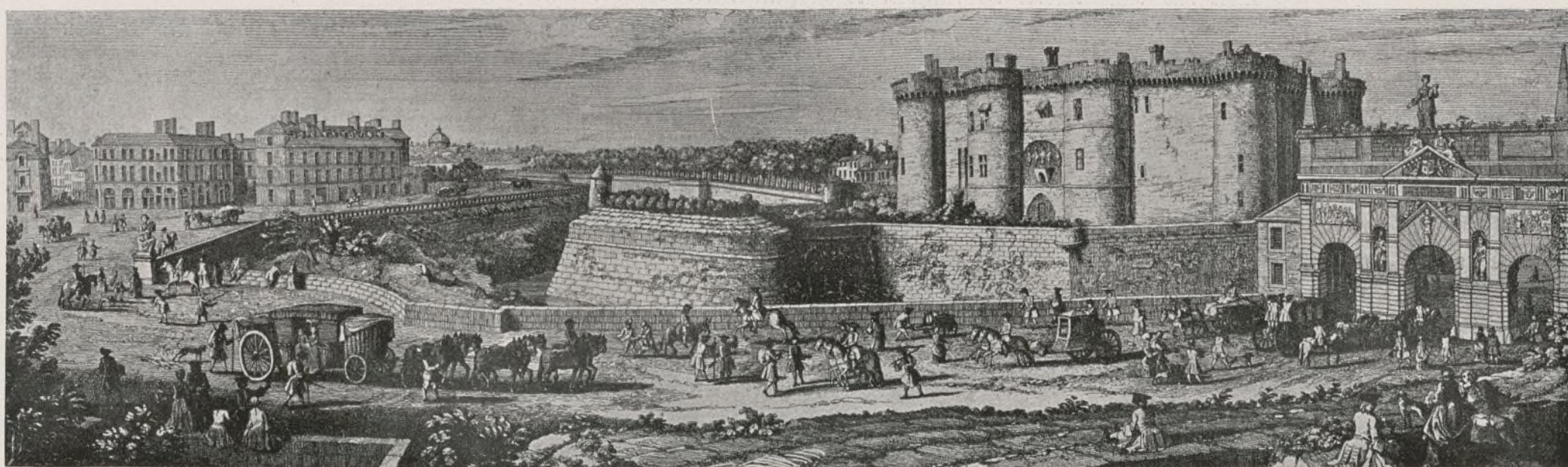
« ...Brancas versa il y a trois ou quatre jours dans un fossé... » —  
 » ...Elle était fort contente de MM. de Grignan et de Ripert  
 » qui l'avait relevée de son carrosse versé. » — « ...Hier un  
 » homme versa en revenant de Saint-Germain; il se creva le  
 » cœur et mourut dans le carrosse. »

Et, à sa fille faisant route pour la Provence, M<sup>me</sup> de Sévigné encore écrit, pleine d'alarmes : « ...Je vois ce carrosse

Eh bien, on voyagea beaucoup sous Louis XIV et sous Louis XV, — et voyageaient alors non seulement ceux que leur état ou leurs affaires obligeaient à courir les routes, mais aussi la noblesse et la riche bourgeoisie pour aller à ses terres et visiter ses domaines, pour prendre les eaux et même tout simplement pour voir du pays. Notons que déjà sous Louis XIV un grand voyage était considéré comme le complément indispensable d'une bonne éducation. Et l'on voyageait aussi par amour des déplacements, pour le plaisir ! L'ancien régime, qui le croirait ? a eu ses voyageurs infatigables toujours par voies et par chemins, des manières de *globe trotter*, qui, à la vérité, ne sortaient guère d'Europe.

\* \*

Un voyage de quelque importance n'était pas sans donner



UNE ENTRÉE DE PARIS VERS 1735

Vue de la porte Saint-Antoine et d'une partie du faubourg, d'après J. RIGAUD

» qui avance toujours et qui n'approchera jamais de moi : je  
 » suis toujours dans les grands chemins, il me semble que  
 » j'ai quelquefois peur que ce carrosse ne verse; les pluies  
 » qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir... »

C'eût été, on le conçoit, une grave imprudence que d'aller la nuit sur de pareils chemins, où de mauvaises rencontres étaient d'ailleurs toujours possibles. On ne voyageait donc guère que le jour, et la nuit, on la passait à l'hôtellerie. Or, si le long des routes de poste et dans les pays de quelque importance, on rencontrait des hôtelleries prospères et bien tenues où l'on pouvait faire encore assez bonne chère et trouver des lits acceptables, il y avait aussi quantité d'auberges misérables et sordides...

Et, qu'on voyageât à cheval, en chaise ou en carrosse, qu'on fût riche ou pauvre, noble ou roturier, nul n'était absolument maître de s'arrêter quand il voulait et de choisir son gîte. Aussi arrivait-il qu'on en devait accepter d'abominables, heureux encore d'y trouver un abri, un repas exécrable et une place sur un mauvais

lieu d'ordinaire à des arrangements compliqués, à des dispositions mûrement méditées.

Par quelles voies arriver au but dans les meilleures conditions de rapidité et de commodité ? Voilà la question qui se posait tout d'abord, et qu'il n'était pas toujours facile de résoudre.

Songons que dès le départ, on devait, en effet, tenir compte des ressources des pays, souvent très divers, que l'on avait à traverser, et que parfois tel voyage, commencé en carrosse ou en chaise, devait se poursuivre par eau, pour s'achever à cheval ou à mule, voire même dans une méchante cariole. Au reste, on ne se faisait pas faute de recourir aux amis ou connaissances que l'on pouvait trouver sur sa route. Le voyageur était reçu à bras ouverts; on avait à cœur de lui offrir une hospitalité qui lui fît oublier les mauvais gîtes;

LES VOYAGES AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

Fac-similé d'une partie de l'encadrement d'une Carte générale de toutes les postes et traverses de France (Bibliothèque Nationale)





MULETIER ALLANT A L'ARMÉE  
D'après WATTEAU

sources du pays, on voyageait à cheval, en litière, en carrosse ou en chaise, on faisait route par les messageries, on allait par eau, et enfin à pied.

Au XVII<sup>e</sup> siècle et au XVIII<sup>e</sup>, l'usage du cheval était courant pour les longs voyages, et sans doute cette manière d'aller avait-elle ses agréments pour quelqu'un ne craignant pas la fatigue et les intempéries. Le cavalier passait où il voulait et réglait son allure à peu près comme il l'entendait. En somme, il ne dépendait que de lui-même et de sa monture. Seulement cette monture, il fallait, si l'on voulait aller loin, la ménager...

Au surplus, les gens pressés avaient la ressource des chevaux de la poste qu'on louait aux voyageurs en les faisant accompagner d'un postillon et que l'on pouvait changer aux relais aussi souvent qu'il était nécessaire. On allait de cette manière assez rapidement, seulement ce n'était pas à la portée de toutes les bourses.

Il arrivait souvent que des voyageurs partant d'un même endroit et suivant même chemin, s'entendaient pour faire route ensemble. Le voyage ainsi devait paraître moins long et l'on pouvait en cas d'attaque ou d'accident se prêter une mutuelle assistance.

« Notre compagnie était gaie et plaisante » écrit Racine dans une lettre à La Fontaine, à propos de certain voyage à Uzès, voyage qui jusqu'à Lyon avait été fort agréable : deux heures de pluie seulement ! — « Il y avait trois huguenots, » un Anglais, deux Italiens, un conseiller au Châtelet, deux » secrétaires du roi et deux de ses mousquetaires; nous étions » en tout neuf ou dix. » Racine ajoute qu'il ne manquait pas tous les soirs de galoper devant les autres pour aller retenir son lit, et il recommande ce moyen auquel il dut, dit-il, d'être toujours bien couché. L'étonnant, c'est qu'il était le seul à s'en aviser.

Mais tout le monde ne pouvait ainsi faire de longues

à l'occasion, on lui donnait même les moyens de continuer sa route, en lui procurant, par exemple, un cheval ou un carrosse pour atteindre quelque endroit écarté ou la prochaine route de poste.

Quant aux bagages, il va sans dire qu'on n'en prenait avec soi que le strict nécessaire; au besoin le reste était chargé sur des chariots ou des bêtes de somme et suivait à distance comme il pouvait.

Suivant son humeur, les moyens et les res-

courses à cheval. Avant qu'il y eût des voitures admissibles, et alors que les chemins étaient affreux et l'art du carrossier encore en son enfance, la litière fut longtemps la seule ressource des femmes, des personnes âgées ou délicates.

Cette litière n'était autre chose qu'une sorte de coffre dans lequel on prenait place et que portaient, à l'aide de brancards, deux chevaux, ou plus généralement deux mules placées l'une en avant l'autre en arrière. L'on n'avancait ainsi qu'avec une extrême lenteur, et l'on était dans cette caisse désagréablement balancé. Aussi douce que fût l'allure des mules, la litière, en effet, roulait toujours plus ou moins à la façon d'un navire, et l'on y éprouvait un peu, paraît-il, les impressions d'un voyage en mer.

Le règne de Louis XIII vit se répandre l'usage des carrosses, mais la litière n'en devait pas pour cela disparaître de sitôt. « Mais, vous allez donc en litière, écrit à sa fille M<sup>me</sup> de » Sévigné, quelle fantaisie ! » En somme cette litière paraît bien déjà quelque chose de désuet et de suranné.

Pourtant on en voyait encore dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Marmontel, dans ses *Mémoires*, raconte comment il vint de Toulouse à Paris dans une litière à mules en compagnie d'un fils du président du Parlement, et il ne dit pas qu'on

ait paru s'étonner de voir deux jeunes gens user de ce moyen de locomotion, qui devait tout de même sentir son fond de province.

Quant aux carrosses, on doit dire que ceux dont on se servait pour la route au XVIII<sup>e</sup> siècle ne ressemblaient en rien à la commode et confortable berline qui apparut au XVIII<sup>e</sup> comme l'idéale voiture de voyage. C'étaient de lourds véhicules fortement chevillés, où tout semblait sacrifié à la résistance, construits pour affronter les chemins les

plus affreux. On n'y était pas à l'abri des cahots et nous avons vu qu'ils versaient avec assez de facilité. Quand on devait faire un long voyage avec ces pesantes voitures, on ne craignait pas d'y mettre six chevaux. Encore était-il parfois prudent de se faire suivre de chevaux de main si l'on tenait à éviter de fâcheuses pannes.

En somme, faire route en carrosse par ses propres moyens était loin, comme on voit, d'être une petite affaire. Au reste, la chaise de poste, qu'on voit apparaître sous Louis XIV, vint offrir une précieuse ressource aux voyageurs riches.



« RAGOTIN DECLAME DES VERS, DES PAYSANS CROIENT QU'IL PRÊCHE »  
Scène du *Roman comique*, d'après le tableau de PATER gravé par AUDRAN



CONDUITE D'UNE VIVANDIÈRE  
D'après WATTEAU



Ces voitures assez légères et munies d'un système de suspension perfectionné, attelées de chevaux de poste que l'on changeait à tous les relais, étaient conduites au grand trot et pouvaient faire de dix à douze kilomètres à l'heure. Sans doute, il n'y avait pas là de quoi donner la griserie de folles vitesses, mais c'était déjà joli en comparaison des autres véhicules dans lesquels on courait les routes. Seulement la chaise de poste coûtait cher. Sous Louis XV, on réclamait vingt-cinq sols par cheval et par relais, et il fallait payer autant de chevaux qu'il y avait de voyageurs et de postillons.

Un long voyage en chaise pouvait revenir à une assez jolie somme.

\*  
\* \*

Quant aux voitures publiques, elles n'ont transporté pendant longtemps que des gens peu fortunés et incapables de voyager autrement. Elles ne leur offraient d'ailleurs qu'une ressource bien insuffisante.

Les premiers services de coches remontent à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. On voit alors partir de Paris à date fixe des voitures publiques pour desservir quelques villes peu éloignées comme Orléans, Rouen, Amiens. Puis, peu à peu, sous l'influence des besoins, de nouveaux services sont successivement créés et les coches franchissent de plus grandes distances. Ainsi, dès 1601, on peut aller jusqu'à Châlons, mais c'est seulement en 1652 qu'un coche atteint Nancy et Strasbourg.

Les départs sont d'ailleurs peu fréquents — en général un par semaine — et ces coches, bien entendu, ne vont pas vite... On voit le Parlement décider en 1613 que les fermiers des coches ne pourraient être obligés de faire plus de huit à dix lieues par jour pendant les mois d'hiver et treize à quatorze lieues le reste de l'année. Et c'était là un maximum ! Le coche de Paris à Strasbourg, qui partait de la rue de la Verrerie le samedi matin, arrivait à Nancy ordinairement le huitième jour et n'atteignait Strasbourg que le douzième ! On avait le temps de faire connaissance.

Sous Louis XIV, le coche devint le *carrosse*. C'est alors une



LES ROUTES AU GRAND SIÈCLE

La Reine se rendant à Fontainebleau accompagnée de ses gardes, d'après VAN DER MEULEN

énorme voiture en forme de carrosse dans laquelle peuvent prendre place huit voyageurs, assis en pourtour sur les banquettes vis-à-vis et sur des sièges disposés contre les portières. Ces derniers devaient se lever quand on ouvrait, mais au moins ils avaient l'agrément de bien voir le paysage lorsque le mauvais temps n'obligeait pas à fermer les rideaux de cuir qui tenaient lieu de glaces. Des attelages de six robustes chevaux — on en mettait parfois huit dans les mauvais chemins — tiraient ces pesantes guimbardes, conduits en selle par des postillons. Encore était-il d'usage que les hommes descendissent dans les montées un peu rudes, et souvent même tout le monde devait mettre pied à terre.

*Femmes, moine, vieillards, tout était descendu,  
L'attelage suait, soufflait, était rendu.*

Les voitures publiques ont longtemps conservé cette forme de carrosse. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on leur ajouta à l'avant et à l'arrière deux espèces de cages d'osier pour mettre les bagages, et ce furent les *paniers*. Rendus plus légers et mieux suspendus, plus confortables et plus rapides, les *carrosses* devinrent les *diligences*.

D'ailleurs, en même temps que les diligences, les véhicules les plus divers, carrosses, coches, cabriolets et même simples carrioles, continuèrent à transporter des voyageurs. La diligence devait être longtemps la voiture rapide et coûteuse

où tout le monde ne pouvait pas monter, l'équivalent de nos trains rapides. Et la vitesse se payait cher. Ainsi, au commencement du règne de Louis XVI, il en coûtait pour aller de Paris à Toulouse, 135 livres 4 sols par la diligence, et 84 livres 10 sols seulement par le carrosse. Mais la diligence mettait huit jours à faire le voyage et le carrosse en mettait dix-sept.

Il s'en fallait d'ailleurs que toutes les routes fussent aussi bien desservies, et l'on



VUE DU CHATEAU NEUF DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE ET DU VILLAGE DU PECQ  
(J. RIGAUD. *Les Résidences royales*)





VOYAGEURS ATTAQUÉS PAR DES SOLDATS  
Tiré de la suite de CALLOT *Les Misères et Malheurs de la guerre*

trouvait encore un peu partout en France d'étranges messageries. Voici, par exemple, d'après les notes de voyage d'un contemporain, le véhicule qui s'offrait à Montereau pour faire route vers la Bourgogne :

*Une charrette à double roue,  
Et que traîne un double bidet,  
Est le trémoussier qui secoue  
Le pauvre diable qui s'y met.  
Sous une toile d'emballage  
Que fait cintrer quelques cerceaux,  
Sur la paille ainsi que des veaux,  
Nous poursuivons notre voyage  
En pestant contre les cabots.*

Nous ne suivrons pas la diligence dans ses multiples transformations et ses destinées magnifiques. Disons seulement que, d'abord en forme de carrosse, elle s'allongea pour contenir plus de voyageurs, se divisa en deux compartiments, dont l'un ouvert à l'avant ; puis en trois, le *coupé*, l'intérieur et la *rotonde*. Elle eut alors, pour ainsi dire, des classes, et, par un effet du progrès, les voyageurs furent séparés en catégories.

Mais cette diligence-là, on la connaît : avec la *malle-poste*, devenue à son tour le moyen de transport ultra-rapide, la voiture-éclair, elle suffisait aux besoins des contemporains du roi Louis-Philippe, — et elle a eu alors sa belle époque, que devait suivre une rapide décadence. Elle est d'hier. Aussi n'en parlerons-nous pas davantage. On sait trop dans quelles conditions on voyageait alors pour qu'il y ait lieu d'insister.

\*  
\*  
\*

On voyagea aussi par eau. Il y avait autrefois sur les grandes voies navigables, surtout aux environs des villes, une vie, un mouvement dont nous aurions peine à nous faire une idée aujourd'hui. C'est par ces voies que se faisaient la plus grande partie des transports de marchandises, et les voyageurs ne manquaient pas de les utiliser quand ils y trouvaient avantage. Sans doute n'étaient-ils pas fâchés, après de longues journées passées à cheval ou enfermés dans un carrosse roulant sur les routes cahoteuses, de s'embarquer à bord d'une felouque qui devait les mener sur le Rhône, la Loire ou la Garonne sans trop d'encombre et à une vitesse encore admissible.

Ces petits bâtiments, marchant à la voile et à la rame, étaient en effet assez rapides, surtout quand ils avaient pour eux les vents et les courants, et l'on y pouvait trouver un confort relatif. M<sup>me</sup> de Sévigné, ayant pris des bateliers à Orléans et voguant vers Nantes, écrivit sur la Loire, au fil des eaux ! Ce fut, il est vrai, pour se plaindre du sort contraire, car il faut dire que cette manière de voyager avait bien aussi ses désagréments.

« Je suis dans un bateau, dans le courant de  
» l'eau, fort loin de mon château ; je pense même  
» que je puis achever, *ah ! quelle folie*, car les  
» eaux sont si basses, et je suis si souvent

» engravée que je regrette mon équipage qui ne s'arrête point  
» et qui va son train. »

On avait voulu faire en deux jours les trente lieues qu'il y a de Saumur à Nantes et on était allé deux heures de nuit. Imprudence fatale ! On *s'engrava* ; il fallut se mettre en quête d'un gîte, et l'on se trouva heureux de rencontrer une misérable chaumière où l'on coucha tout habillé sur de la paille...

Mais c'étaient là des mésaventures dont on prenait gaîment son parti.

« ...J'aurais bien ri, sans l'abbé que je meurs de honte  
» d'exposer ainsi à la fatigue d'un voyage. Nous nous sommes  
» embarqués à la pointe du jour, et nous étions si parfaite-  
» ment établis dans notre gravier que nous avons été près  
» d'une heure avant que de reprendre le fil de notre discours ;  
» nous voulons contre vent et marée arriver à Nantes ; nous  
» ramons tous. »

Il y avait aussi des *coches d'eau*, affectés aux transports en commun sur les rivières. C'étaient d'étranges bâtiments que les contemporains se sont plu à comparer à l'arche de Noë. Ils n'étaient guère fréquentés du reste que par d'humbles passagers, gens du peuple, petits marchands, soldats, ouvriers et campagnards, qu'on y entassait sans mesure et qui y formaient une cohue agitée et bruyante, mais peu exigeante sur le confort.

Voici, au reste, la description du coche d'Auxerre, que donne Bertin dans une pittoresque relation d'un voyage en Bourgogne, écrite en 1774.

« Il faut, mon cher ami, que je te donne une idée de la  
» cage où nous sommes enfermés.

» L'entre-pont est occupé par des moines, des soldats,



LA BERLINE ATTAQUÉE  
Réduction d'une lithographie de DEBUCOURT



» des nourrices et des paysans ; et je crois être à bord de ces  
» navires destinés à peupler quelques terres nouvellement  
» découvertes et chargées d'animaux de toute espèce.

» ...Le tillac est encombré de cordages, et d'ailleurs le  
» temps ne nous permet pas de nous y promener. On n'a pour  
» ressources que six espèces de cahutes enviées et sollicitées  
» comme l'archevêché de Cambrai qui vient de vaquer. Grâce  
» à nos cocardes, nous en avons obtenu une en dépit d'un  
» tapageur qui l'assiégeait depuis minuit... »

Où, on passait la nuit sur ces guinguettes flottantes ! — et même on y restait parfois une semaine. Ces coches d'eau allaient assez loin. Ceux qu'on prenait à Paris au port des Célestins desservaient les rives de la Seine jusqu'à Montargis et à Rouen, remontaient la Marne jusqu'à Châlons et l'Yonne jusqu'à Auxerre. Cette dernière voie était très fréquentée. On la préférait souvent comme plus économique à la voie de terre pour aller en Bourgogne et vers Lyon. Seulement elle était beaucoup plus lente : il ne fallait pas moins de six jours pour atteindre Auxerre !

Au reste, cette prodigieuse lenteur ne paraîtra plus sur-

» et ce sont là nos  
» vents les plus fa-  
» vorables. »

\* \*

Pour terminer, disons un mot des voyages à pied. De toutes les manières de faire route n'est-ce pas là, après tout, la plus ancienne et la seule qui n'ait jamais varié ?

Aux temps où carrosses ou berlines, coches ou diligences allaient par les chemins, il s'y rencontrait une multitude de gens qui n'avaient

pour se déplacer d'autres moyens que ceux dont les avait pourvus la nature : l'innombrable légion des gueux, celle des pèlerins pauvres, artisans faisant leur traditionnel tour de France, misérables partant au loin chercher fortune... N'ayons garde d'oublier ces voyageurs d'autrefois. Voyageurs à l'escarcelle mal remplie, sans doute, et qui gîtaient comme ils pouvaient ; mais voyageurs tout de même, comme d'autres, en quête d'imprévu, courant les routes vers des fins hasardeuses et y mettant du pittoresque et de la vie.

Mais ceux-là marchaient par nécessité ; il y eut aussi ceux qui allaient à pied par goût, en touristes, qui visitaient une région la valise au dos et le bâton en main. Assez rares au XVIII<sup>e</sup> siècle, ils devinrent assez nombreux au siècle suivant. On sait d'ailleurs que Rousseau devait mettre à la mode les voyages à pied, et comme il sut en faire comprendre le charme.

« J'aime à marcher à mon aise, dit-il, dans ses *Confessions*, et à m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied, par un beau temps, dans un beau pays, sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable, voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon goût. »

Et dans notre temps de voyages à grandes vitesses, de trains rapides et voitures de quarante chevaux, sans doute en est-il encore pour penser que la manière la plus agréable de voyager, c'est peut-être d'aller à pied.

CHARLES NICOLLE.



EN HAUT DE LA COTE  
Lithographie de VOLMAR d'après GÉRICAUT



DILIGENCE LAFFITTE ET CAILLARD  
Conforme à l'Ordonnance du 16 juillet 1828. — Lithographie de RAFFET

prenante quand nous aurons dit que les coches d'eau — qui d'ailleurs s'arrêtaient fréquemment pour prendre ou débarquer voyageurs et colis, — n'avancèrent que par le secours de chevaux de halage.

Sur ce point encore, écoutons Bertin :

« A propos de coursiers, j'ai oublié de te dire que nous en avions quatre assez vigoureux pour nous traîner. Ils tirent le long du rivage une corde attachée au grand mât,



ROUTE DE SAINT-CLOUD  
Réduction d'une lithographie de CARLE VERNET





COQUETTERIE

Dessin de H. FRAGONARD (*Musée du Louvre*)









# *Le Jeune Prince qui naquit d'une rose et devint rose à son tour*

Par M<sup>lle</sup> HÉLÈNE VACARESCO

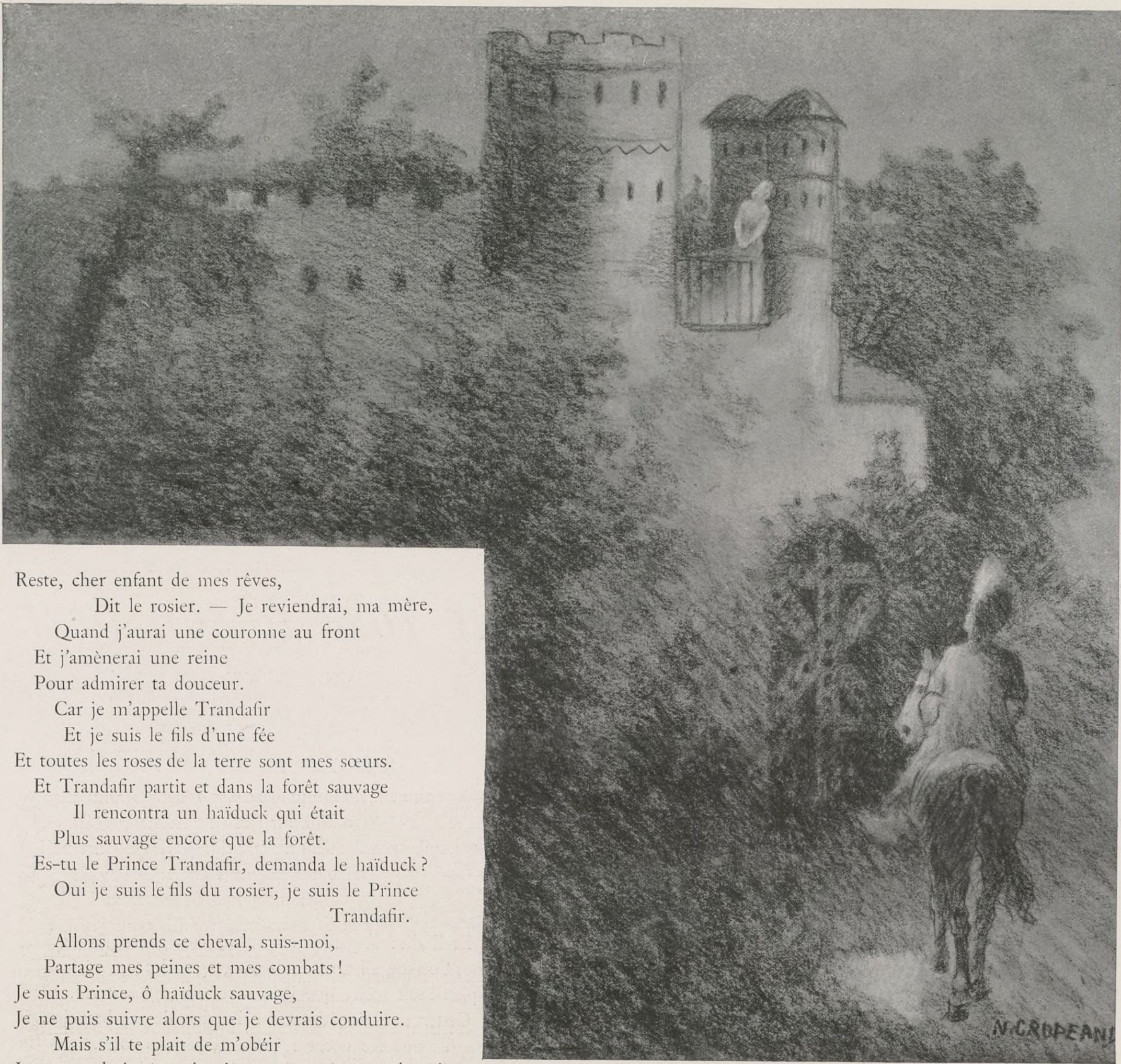
« Donne-moi de la laine, car ma quenouille est nue. »  
Je te donne aussi  
Une rose pour tes cheveux  
Ecoute, la rose murmure et demande à faire un récit :  
C'est l'histoire du Prince qui naquit d'une rose  
Et devint une rose à son tour ;  
Ecoute alors, tandis que je couvre de laine  
Ta quenouille, écoute le récit.

Dans la forêt, un grand rosier haut comme un arbre s'élevait  
Et jetait sur l'herbe l'ombre de mille roses.  
Le Printemps admirait le rosier et l'automne  
Souriait de le voir si beau ;  
Et les oiseaux disaient : Quel grand rosier !  
Et le rossignol chantait ses chansons les plus claires  
En venant près de lui.  
Et le rosier était heureux.  
Mais un jour la forêt se remplit de rumeurs  
Et de rires humains ;  
Et des guerriers joyeux parurent parmi eux.  
Un jeune Prince qui riait aussi.  
Il regarda autour de lui et dit : Cette forêt  
Est sauvage et obscure.  
Suis-je vraiment obscure, suis-je vraiment sauvage ?  
Soupira la forêt  
Et pour la première fois depuis la naissance de ses arbres  
La forêt se sentit triste ; et le Prince encore  
Dit : les oiseaux chantent trop fort ici.  
Chantons-nous trop fort ? pensèrent les oiseaux.  
Et pour la première fois  
Depuis qu'ils étaient oiseaux, les oiseaux furent tristes.  
Tout est obscur, tout est sauvage ici, allons-nous-en,  
Allons-nous-en ; au moment  
Où il éperonnait son grand cheval  
Il vit le grand rosier qui portait tant de roses

Et il dit : Regardez ces roses, mes guerriers  
Comme elles sont rouges et grandes  
C'est le plus beau rosier que j'aie encor vu sur la terre.  
Certes une fée demeure à l'ombre de ses branches  
Et une fée encor regarde fleurir ses roses.  
Le Prince s'en alla, mais ses paroles  
Firent le beau rosier rêveur.  
Il ne savait plus rien tant il songeait à ces paroles  
En vain la forêt lui murmurait-elle :  
Il est parti et ne reviendra plus.  
Le rosier rêvait à des palais blancs et entourés de roses  
A des Princes errants près des rosiers heureux,  
Et les jours passèrent et le rosier un jour  
Entendit le vent qui disait : O rosier  
Tu ne porteras plus qu'une seule rose  
Et de cette rose un beau Prince naîtra  
Qui sera ton fils, ô rosier.  
Et le rosier disait : O vent, est-il possible  
Que j'aie un beau prince pour fils ?  
Et ta dernière rose, dit le vent, sera toute blanche.  
Et le rosier s'endormit. Au matin  
Il vit qu'une rose blanche  
Était née pendant son sommeil  
Et aux premiers rais du jour un beau Prince  
Sortit tout armé du sein de la rose et dit :  
Je suis un beau Prince  
Me voici !  
Et le rosier l'aima sur l'heure  
Bien plus que le parfum de ses plus belles fleurs.  
— Ah ! dit le beau Prince, il me faut écuyers  
Guerriers, pages, chevaux, armures.  
Il me faut un royaume grand comme mes pensées  
Je dois aller conquérir des royaumes  
Gagner des écuyers, des guerriers et des pages  
Je dois partir !

ILLUSTRATION  
DE N. GROPEANO





Reste, cher enfant de mes rêves,  
 Dit le rosier. — Je reviendrai, ma mère,  
 Quand j'aurai une couronne au front  
 Et j'amènerai une reine  
 Pour admirer ta douceur.  
 Car je m'appelle Trandafir  
 Et je suis le fils d'une fée  
 Et toutes les roses de la terre sont mes sœurs.  
 Et Trandafir partit et dans la forêt sauvage  
 Il rencontra un haïduck qui était  
 Plus sauvage encore que la forêt.  
 Es-tu le Prince Trandafir, demanda le haïduck ?  
 Oui je suis le fils du rosier, je suis le Prince  
 Trandafir.  
 Allons prends ce cheval, suis-moi,  
 Partage mes peines et mes combats !  
 Je suis Prince, ô haïduck sauvage,  
 Je ne puis suivre alors que je devrais conduire.  
 Mais s'il te plaît de m'obéir  
 Je te prendrai très volontiers pour mon porte-bannière.  
 Trandafir, gentil Prince goûte un peu  
 L'étrange goût de sang qu'a mon épée  
 Car mon épée ira de tes yeux à tes lèvres.  
 Et le haïduck sauvage bondit sur Trandafir  
 Et ils s'embrassèrent d'une étreinte  
 De haine et de fureur.  
 Trandafir était agile et le haïduck fougueux  
 Par deux fois ils baisèrent le sol et par deux fois  
 S'élevèrent dans les airs, et les cris du haïduck sauvage  
 Retentissaient avec force et les chênes  
 Se tordaient sur leurs racines à ces cris :

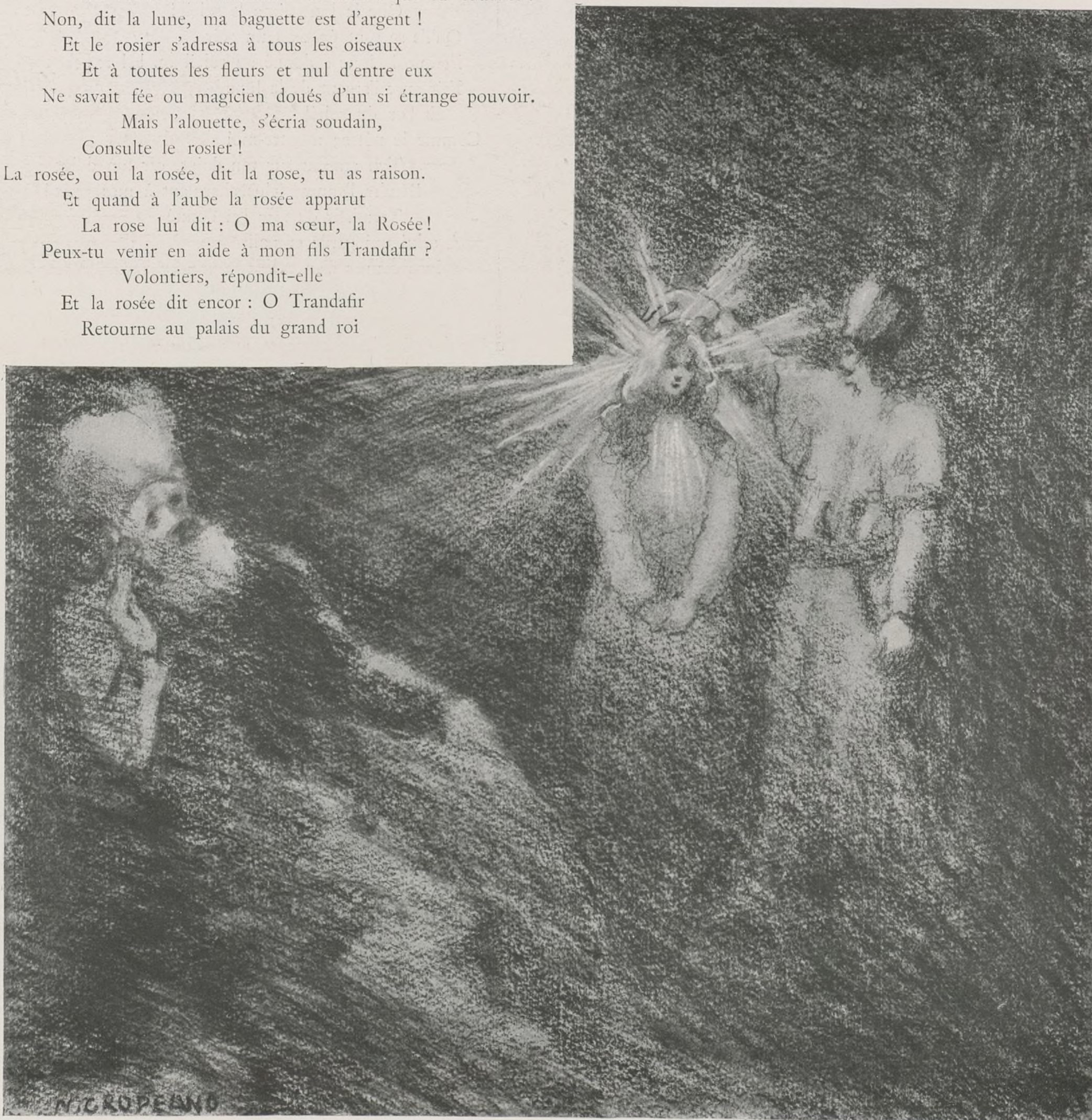


Et Trandafir riait et les rivières  
 Retournaient vers leurs sources pour demander aux montagnes  
 Pour demander : D'où vient ce rire ?  
 Mais le haïduck était fort  
 Et Trandafir se sentit défaillir quand une rose  
 Tomba dans le creux de sa main,  
 Et il jeta la rose au noir haïduck  
 Et la rose roula sur le cou du haïduck  
 Et lui trancha le cou.  
 Et Trandafir poursuivit son voyage.  
 Il arriva devant un beau palais où demeurait un roi puissant  
 Qui avait une fille aimable et belle.  
 La jeune fille était debout sur l'une des tours du palais,  
 Et Trandafir la vit et se dit à lui-même :  
 Elle sera la reine  
 Du royaume où je vais régner.  
 Pourtant, la jeune fille  
 Pleurait au balcon de la tour.  
 Elle avait offensé un jour un lys hautain  
 Qui était une fée et qui lui dit : Prends-garde  
 Tout le bonheur que tu auras, tu le perdras  
 A cause d'une fleur ;  
 Et c'est une fleur encor qui te tuera.  
 Trandafir arrêta son cheval sous la tour  
 Et dit : O belle vierge  
 Je suis le prince Trandafir !  
 Hélas, lui dit la jeune fille,  
 Tout le bonheur que j'aurai, très vite je le perdrai  
 A cause d'une fleur ; et c'est à cause d'une fleur



Que je mourrai.  
 J'ai tué le haïduck affreux de la forêt  
 Je suis jeune et brave et fort  
 Et je te défendrai contre ton dur destin.  
 Mon père dit que je dois épouser un Prince  
 Qui aura le pouvoir de changer en rubis et en diamants  
 Toutes les choses  
 Qu'il touchera avec sa main.  
 Trandafir dit : O vierge belle  
 Je m'en vais chercher une fée pour nous aider en ceci.  
 Cher Prince prends ce voile et prends ce bracelet  
 En souvenir de mon amour  
 Je n'ose donner une fleur  
 Une fleur me tuera... une fleur me prendra  
 Tout mon bonheur.  
 Et Trandafir courut vers le rosier et dit :  
 O cher rosier qui m'aimes !  
 J'aime une vierge, fille d'un roi  
 Ce roi ne veut donner pour époux à sa fille  
 Qu'un Prince qui saura changer  
 En rubis, en diamants tout ce qu'il touchera,  
 As-tu parmi tes amis, cher rosier,  
 Quelque fée ou quelque sorcier qui sache  
 M'accorder ce pouvoir ?  
 Le rosier dit à la lune : O sœur, peux-tu changer  
 En rubis et en diamants les choses que tu touches ?  
 Non, dit la lune, ma baguette est d'argent !  
 Et le rosier s'adressa à tous les oiseaux  
 Et à toutes les fleurs et nul d'entre eux  
 Ne savait fée ou magicien doués d'un si étrange pouvoir.  
 Mais l'alouette, s'écria soudain,  
 Consulte le rosier !  
 La rosée, oui la rosée, dit la rose, tu as raison.  
 Et quand à l'aube la rosée apparut  
 La rose lui dit : O ma sœur, la Rosée !  
 Peux-tu venir en aide à mon fils Trandafir ?  
 Volontiers, répondit-elle  
 Et la rosée dit encor : O Trandafir  
 Retourne au palais du grand roi

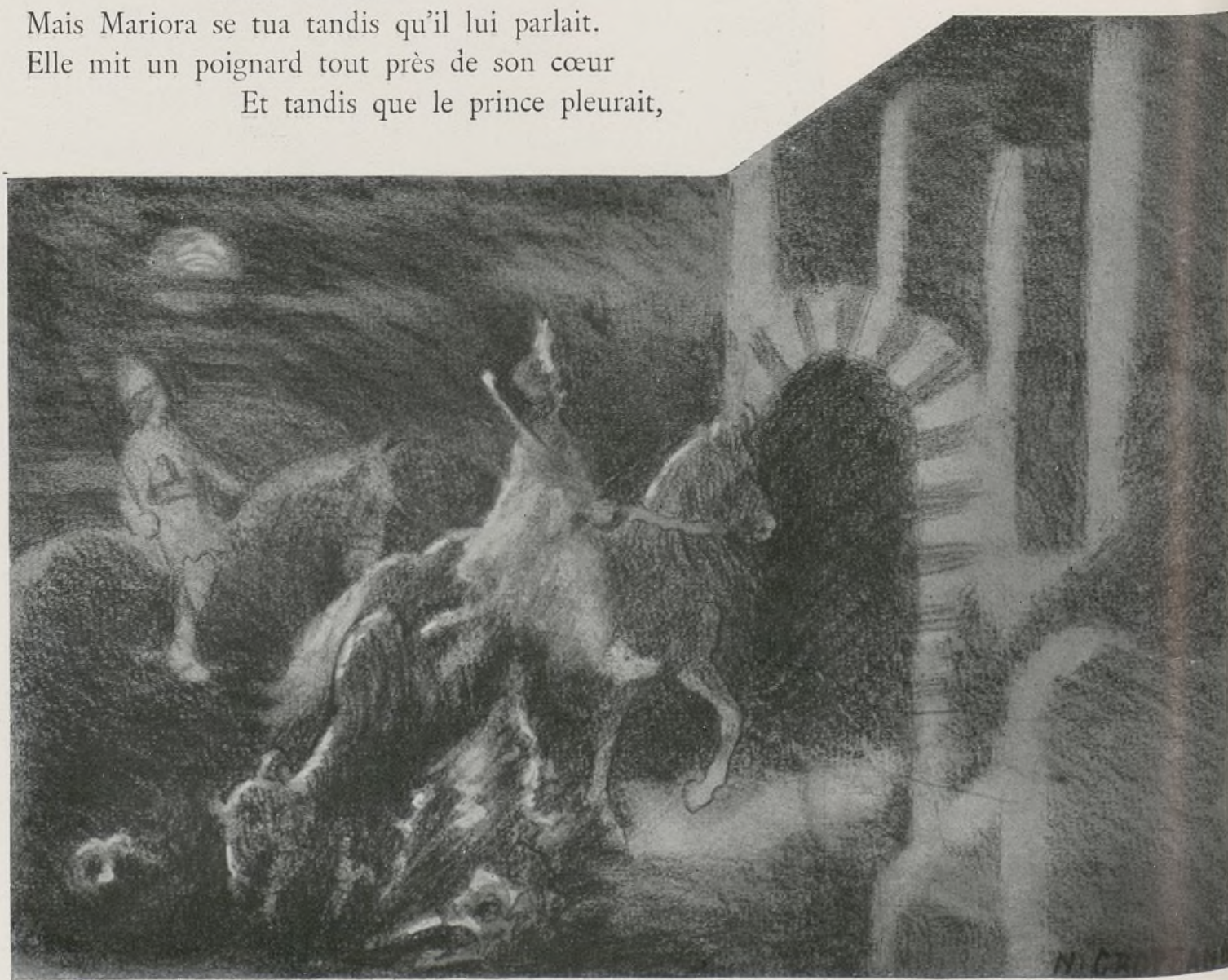
Et je viendrai à ton secours.  
 Trandafir retourna près de sa bien aimée et dit :  
 Fais appeler ton père et apprends-lui  
 Que je possède le don mystérieux.  
 Et il toucha les cheveux de la vierge,  
 Et des rubis avec des diamants  
 S'allumèrent dans sa chevelure  
 Et ce n'était qu'un rayon de rosée  
 Qui les faisait briller ainsi.  
 Et Trandafir épousa la fille du roi  
 Qui s'appelait Mariora.  
 Ils étaient très heureux, car dès l'aurore  
 Trandafir parcourait les forêts et la plaine  
 Avec trente guerriers  
 Et ne retournait point le soir qu'il n'eût tué  
 Un dragon, une sorcière, ou quelque méchant roi.  
 Et Mariora oublia tous les tristes présages,  
 Mais elle ne cueillait point de fleurs.  
 Un soir que Trandafir errait aux jardins de sa reine  
 Il entendit la rosée murmurer :  
 Retourne auprès du doux rosier cher Prince  
 Le doux rosier se meurt du désir de te voir  
 Ce rosier veut te voir avant de se flétrir  
 Et Trandafir répondit fièrement : Mais qu'il meure,  
 Ce Palais est trop beau et ma vie est trop belle



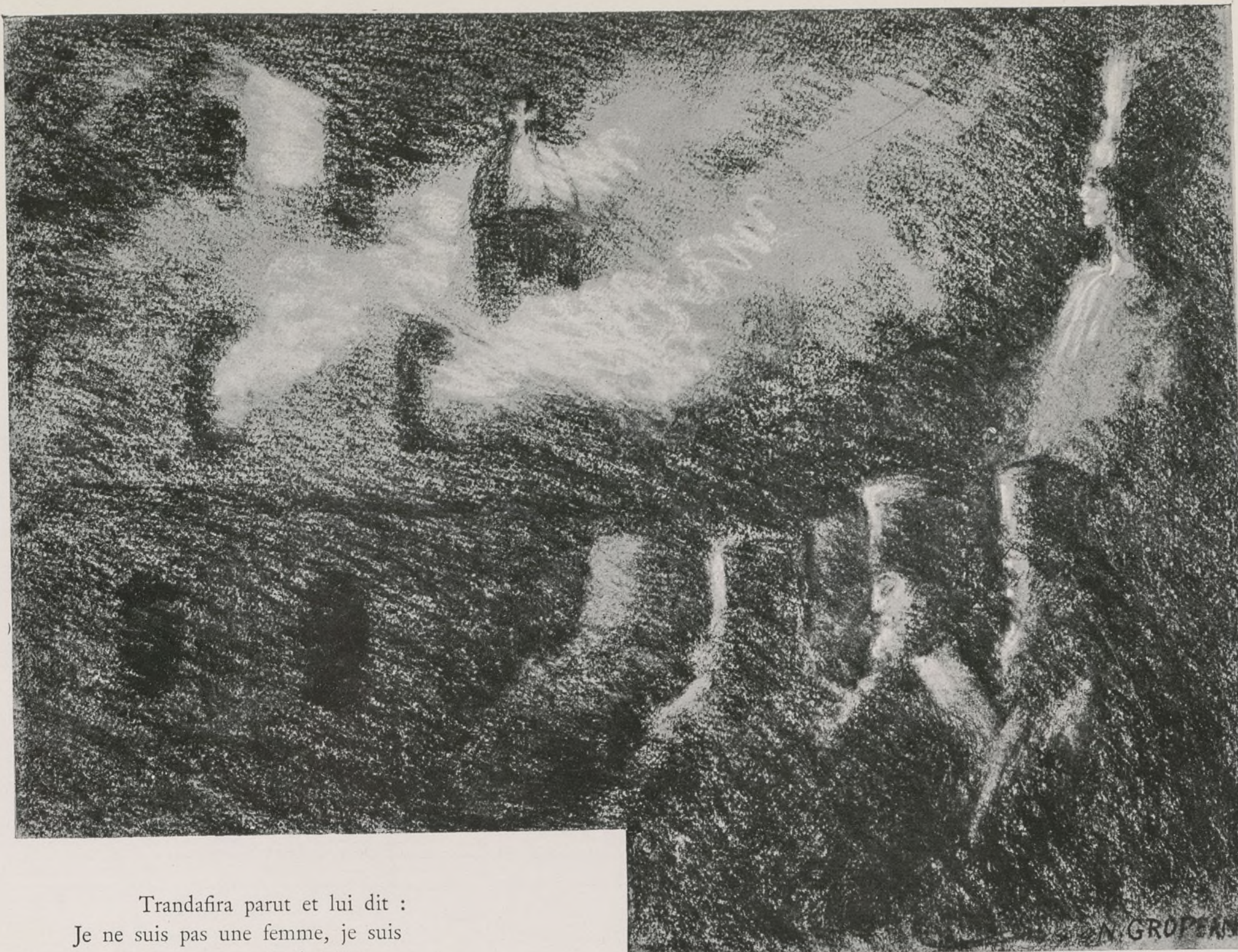


Pour que je songe encore à ce triste rosier !  
 La rosée dit au rosier : Ton enfant  
 Mérite mépris et haine et nous le punirons.  
 Et quand le rosier entendit ces paroles  
 Ses feuilles tombèrent une à une et il mourut.  
 Mais une seule rose demeura  
 Vivante au sommet de la tige morte,  
 Elle était rouge et elle dit au vent :  
 Je vengerai le rosier malheureux  
 Et elle dit à la rosée : O fais-moi femme,  
 Fais de moi une femme douce et belle !.....  
 Une femme douce et belle attend au seuil  
 De ton palais. O Prince Trandafir !  
 Elle dit qu'elle vient d'un Pays où les Princes  
 Accueillent au seuil les jeunes femmes  
 Et se penchent sur leurs mains pour les baiser.  
 Le Prince Trandafir alla voir la femme douce et belle.  
 O ! dame douce et belle, quel est ton nom ?  
 Je m'appelle Trandafira.  
 Moi je m'appelle Trandafir tout comme vous  
 Et c'est dommage que j'aie déjà  
 Une épouse noble et jolie.  
 Cher Prince Trandafir qu'importe ton épouse ?  
 Restons ici et regardons  
 La lune marcher sur les arbres.  
 O dame douce et belle, il est minuit  
 Et mon épouse est sans doute à m'attendre ;  
 Des guerriers et des jeunes filles  
 Dansent dans les jardins pour plaire à cette lune  
 Que nous voyons marcher.  
 Qu'important, ô beau prince,  
 Jeunes filles, guerriers et dames,  
 Qu'important tes jardins !  
 La lune marche sur les feuilles et d'un pied si léger  
 Que pas une feuille ne bouge ;  
 Les étoiles sont mortes toutes, la lune les a tuées.  
 Mais la lune dit : que m'importe !  
 Je les ai tuées et je marche  
 Sur les feuilles sans les troubler...  
 Elle rit, la lune meurtrière, et je sais  
 Tous les beaux secrets de la lune :  
 C'est elle encore qui tue le soleil.  
 Mais le soleil tous les matins se lève de sa tombe  
 Et elle le retue chaque soir.  
 Dis, aimes-tu ce beau conte ?  
 J'aime ce beau conte, ô dame douce et belle  
 Et mieux aussi que ce beau conte, j'aime  
 Tes belles lèvres qui l'ont dit.  
 Mais vois le matin m'appelle et la lune à son tour  
 Se hâte vers son tombeau ;  
 Dans les salles de mon palais trente guerriers attendent  
 Qui vont courir forêt et plaines avec moi.  
 Qu'important vos trente guerriers, ô beau prince  
 Et s'ils étaient mille, de même  
 Je dirais, ô beau prince, qu'important tes guerriers !  
 Donne-moi un baiser, ô dame douce et belle !  
 Donne-moi ton anneau de fiançailles,  
 O Prince brave et beau !  
 Et elle lui prit l'anneau du doigt et disparut.  
 Trandafir s'en alla dans la forêt ;  
 Avec ses guerriers, il partit tout triste.  
 Mariora seule en sa chambre entendit un bruit à sa porte.  
 Qui est là ? Lève le rideau. Je suis prête à te recevoir.  
 O qui es-tu, belle étrangère, qui es-tu ?  
 Assieds-toi et dis-moi ton nom.  
 Trandafira, l'épouse

Du Prince Trandafir.  
 Mariora sourit : Tu rêves, étrangère.  
 Le Prince Trandafir est mon époux  
 C'est toi qui te trompes Princesse  
 Il m'a épousée hier soir dans la forêt  
 Et voici notre anneau de fiançailles.  
 Mariora devint pâle. Mariora crut mourir.  
 Elle vit son anneau, elle le reconnut :  
 O ! dit-elle, l'anneau est volé peut-être ?  
 Peut-être le tiens-tu d'un autre qui l'a pris.  
 O mon époux !  
 Et Mariora cacha sa rivale  
 Derrière un grand rideau  
 Et Trandafir s'en revint de la chasse ;  
 Il avait tué un dragon  
 Et deux sorcières, et tout joyeux il revenait ;  
 Il voulut embrasser sa belle épouse, mais  
 Mariora lui dit : Cher Trandafir  
 Je vais te raconter l'histoire de la lune,  
 Qui tous les soirs quand elle est pleine,  
 Tue le soleil. Pourquoi  
 Es-tu si pâle cher époux ? Ah ! je suis pâle,  
 Puisque la lune a tué le soleil !  
 Mais le soleil se lève tous les jours, tous les matins  
 Il quitte son grand tombeau rouge ;  
 O cher époux, j'ai entendu  
 Que la lune aime le soleil !  
 Qu'ils se sont épousés un soir  
 Et que la lune a donné au soleil un bel anneau  
 Fait avec l'argent de la lune  
 Et l'or du soleil  
 Comme le nôtre ; montre-moi  
 Ton anneau sur ton doigt, car ton doigt  
 Rendra l'anneau plus charmant à mes yeux !  
 Trandafir dit : Je l'ai donné  
 A celui qui garde et polit  
 Nos coupes d'or  
 Non, non, non, celui qui polit  
 Nos coupes d'or ne l'a pas eu ;  
 Tu l'as donné à Trandafira, et Trandafira est ici ;  
 Tu l'aimes et ton épouse doit mourir !  
 O chère épouse, ô belle épouse,  
 Pardonne-moi !  
 Mais Mariora se tua tandis qu'il lui parlait.  
 Elle mit un poignard tout près de son cœur  
 Et tandis que le prince pleurait,







Trandafira parut et lui dit :  
 Je ne suis pas une femme, je suis  
 La rose rouge, la dernière  
 Qu'ait porté le pauvre rosier.  
 Toutes les roses de la terre se vengeront de toi,  
 A cause du pauvre rosier.  
 Trandafir prit son grand cheval et s'en alla par la forêt.  
 Il arriva aux portes d'un couvent  
 Et il franchit ces portes pour toujours.  
 Son petit jardin était plein de roses;  
 Mais Trandafir en avait peur et tous les moines disaient :  
 Quel est cet homme qui craint les roses ainsi?  
 Trandafir ne pouvait prier; toutes les fois  
 Qu'il levait son âme, l'église  
 S'emplissait du parfum de roses.  
 A cause des roses du jardin  
 Trandafir ne pouvait prier.  
 Cet homme ne peut prier, ô mes frères,  
 Que ses péchés doivent être pesants!  
 Une nuit le couvent brûla et tous les moines



Pleurèrent sur leur cher couvent.  
 Trandafir seul ne pleurait point  
 Puisque l'odeur des roses  
 Sortait plus forte à travers les débris  
 Des rosiers autour du jardin,  
 Et les moines lui disaient : Frère,  
 Tu nous fais peur!  
 Va vivre seul dans les forêts et là tu apprendras  
 La douceur de prier et la douceur d'avoir des larmes.  
 Et Trandafir regagna la forêt où il était né  
 Et il dit aux grands arbres :  
 Je suis le fils du beau rosier qui portait tant de roses;  
 Et il dit aux grands oiseaux : Oiseaux, dites encore  
 Combien ce rosier là fut beau.  
 Et le rossignol répondit : Que c'est triste  
 De voir périr un beau rosier;  
 J'ai connu un rosier jadis  
 Qui eut pour fils un beau prince,  
 Mais le rosier est mort et je chante sa mort  
 Lorsque je chante mes amours.  
 O gentil rossignol, je suis le prince qui fut l'enfant du beau rosier!  
 O gentil rossignol, je veux mourir  
 Et devenir un rosier à mon tour!  
 Et le rossignol dit : Ecoute  
 Je vais chanter.  
 Et il se mit à chanter ; tandis que le gentil rossignol  
 Chantait ainsi,  
 Trandafir devint doucement  
 Un beau rosier.

.....  
 C'est l'histoire du Prince  
 Qui, né d'un rosier, devint un rosier à son tour; et maintenant  
 Ma quenouille est vêtue de laine  
 Et je saisis le fuseau, j'aime tant  
 Ton doux récit...

HÉLÈNE VACARESCO



# DANSE SCANDINAVE

POUR PIANO

Autographe musical de LEO SACHS

*Danse Scandinave pour Piano Musique de Leo Sachs*

*Allegro non troppo* *mf* *dim* *poco rit*

*rall sempre più* *a tempo* *dim* *Pia-Lento*

*Pia-Lento (Andante)* *Rit.* *Dolce*

*rit.* *a tempo* *poco rit.*

*2. Ped.*



*Dolcissimo*

*rit.* *2<sup>da</sup> a tempo (con grazia)* *p* *mf* *dim.*

*rit.* *1.<sup>o</sup> tempo*

*meno rit.* *dolce* *Rall. sempre più* *Lento* *dim.* *1.<sup>o</sup> tempo*

*ppp rit.* *Vivace* *ff* *Fine*

*Leo Sachs*  
Sept. 8 1905





# L'AIMANT

*Nouvelle inédite de GEORGES LECOMTE*

*Illustration de J. BESSON*

Dans la maussade petite ville de Refrogneroque, la famille de M. Hector Fifre, qu'on avait toujours connue riche et de mœurs sévères, avait invariablement joui d'une considération à dire vrai un peu enviée mais unanime. Si on la jalousait à cause de tous ceux de ses membres qu'elle avait réussi à fourrer d'hermine, à cravater de rouge, à pavoiser de galons d'or, on lui savait gré du prestige que cette longue file de magistrats et de militaires valait à la cité.

A la vérité cette opinion si flatteuse s'était surtout généralisée à partir du jour où, ses vieux parents morts, M. Hector Fifre, seul héritier de la considération et de la fortune familiales, avait plus qu'aux trois quarts croqué son patrimoine en folies somptuaires, gastronomiques, cynégétiques et surtout galantes.

Austèrement élevé par un père et une mère un peu trop solennels au milieu de leurs grands souvenirs que trop souvent ils ressassaient pour lui donner le goût des belles escalades sociales, de très bonne heure le jeune M. Fifre avait pris en haine le travail, l'ambition, le souci, et ne montrait de dispositions ardentes que pour le plaisir.

De successives mésaventures au baccalauréat lui ayant interdit toutes les nobles carrières où, de père en fils, plusieurs

générations de Fifre s'étaient illustrés, mais pour lesquelles M. Hector Fifre, leur trop folâtre descendant, n'avait aucune espèce de goût, il s'était facilement résigné à venir vivre — sans vergogne — au milieu de ces mêmes grands souvenirs par lesquels son inertie joyeuse ne se sentait point humiliée.

Tant que ses parents vécurent, plus prodigues de blâmes que d'argent de poche, le jeune M. Fifre borna son effort à refuser sous les plus divers prétextes toutes les situations que la sollicitude de son père découvrait pour lui, et prit ses seuls plaisirs à canoter sur la rivière, à chasser dans les bois, à savourer les douceurs de la manille et à conter fleurette à toutes celles qui raffolent des moustaches naissantes.

Fêtes bien médiocres pour un gaillard frémissant d'une telle fringale! Aussi lorsque son père et sa mère, morts un peu de leur déconvenue d'amour-propre, l'eurent laissé en tête-à-tête avec les chers grands souvenirs, M. Hector Fifre, après avoir pleuré ses parents tout le temps qu'il sied à un bon fils, se rua d'un cœur allègre au plaisir. En lui quelles réserves de joie, comme dans le coffre familial quelles réserves d'argent et dans la cave quelles provisions de suaves velours pourpres et dorés! Il aimait trop le bal! C'est ce qui l'a...





Collection de M. ALBERT DUBOSC

LE NUAGE  
Email de M. L. HIRTZ

Reproduction interdite

Ayuntamiento de Madrid







ruiné. Mais il aimait bien aussi les femmes qui s'y ébattaient et celles qui, pour n'y être point admises, n'en sont pas moins grisantes, et la société des joyeux compagnons avec lesquels la liesse est si agréable, et la savoureuse cuisine, et la chasse avec tout son cortège d'élégances, et les chevaux, et les chiens, et les voitures luisantes, et les prestes autos. Si les joies de la province lui plaisaient fort, le vertige de Paris et l'ivresse de Monte-Carlo ne le tentaient pas moins.

Si bien que, après quelques années de ces réjouissances un peu disparates mais également ruineuses, M. Hector Fifre était rentré, la tempe grise et le portefeuille terriblement allégé, en ce maussade Refrogneroque où l'on n'a guère coutume de faire fête aux enfants prodigues.

C'est pourquoi lorsque, après la vente de toutes les terres d'un bon rapport, il fut avéré que M. Hector Fifre, trop fougueux dans la fête, ne possédait plus pour tout bien que l'antique maison des Fifre avec son parc et son potager et ne jouissait plus que d'une très maigre rente, dérisoire après tant d'opulence, on le tint le plus possible à l'écart.

M. Hector Fifre, encore un peu abasourdi de la danse si folle qu'il avait fait danser à ses écus, vivait donc à peu près solitaire avec un jeune chien fidèle qui lui faisait des caresses et une vieille servante non moins fidèle qui lui faisait des scènes.

L'endroit où l'on se plaisait à le voir, c'était le café, terrain neutre où sa verve, point du tout hargneuse ni chagrine en dépit de ses déconvenues, égayait les consommateurs venant demander au vermouth-citron et à la manille l'oubli des tristes tâches quotidiennes.

De rares familles, que le désir de s'amuser rendaient un peu hardies, le recevaient encore de loin en loin à cause des pittoresques récits dont, au dessert, il régala ses hôtes. Mais si on se laissait volontiers distraire par l'aimable convive qui se grisait si aisément de sa propre joie, on ne le prenait pas du tout au sérieux. On l'accueillait comme un pître dont les farces ne coûtent rien.

\* \*

Au cours de ses folâtres randonnées à travers le monde, M. Hector Fifre s'était bien forgé une salubre cuirasse de scepticisme à l'égard des gens. Il ne se leurrait pas sur la valeur des sourires et des grâces lorsqu'il n'y a pas au bout un solide intérêt qui les rende sincères. Il savait trop que son prestige terni et l'irréparable désarroi de ses finances ne laissaient aucune illusion de ce genre. Mais si gai philosophe qu'il fût, il ne soupçonnait cependant pas tout son discrédit et, avec un reste de naïveté confiante, s'imaginait que le charme de sa belle humeur pouvait lui garder certaines affections véritables. Les moins ingénus s'enchantent parfois de tels mirages!

Certes il connaissait trop la vie pour s'ahurir de ce que le percepteur, M. Griffé, si plein de mansuétude pour les contribuables influents dont il espérait l'appui, fût prompt aux rigueurs du papier timbré pour un famélique de sa sorte, incapable de servir ses ambitions. Quel enfantillage encore c'eût été aussi de s'étonner que le Conducteur des Ponts-et-Chaussées, si patient d'habitude pour le sans-gêne des propriétaires fastueux, lui enjoigne avec rudesse, malgré leurs carambolages quotidiens sur le billard du

cercle, d'élaguer les arbres de son parc qui, par-dessus ses murs en ruine, projetaient leur trop grande ombre sur les routes, et que le Dr Mortel, pourtant l'un de ses habituels partenaires à la manille, le harcèle sans vergogne avec des réclamations d'honoraires dont il n'a jamais la hardiesse avec sa clientèle opulente!

Mais n'était-ce pas tout de même un peu déconcertant que le spéculateur Lamproie, si ravi d'avoir à ses diners les fanfares de sa verve et si prodigue de paroles cordiales pour se ménager cette ressource de plaisir, lui eût par trois fois refusé les quelques louis nécessaires pour doubler le cap d'une périlleuse échée?

Enfin, si sceptique qu'il fût devenu sur les sentiments des hommes et des femmes, pouvait-il ne pas se froisser de ce que la brune M<sup>me</sup> Torride, aux chairs d'ambre, aux lèvres de flammes, si langoureusement pâmée à chacune des anecdotes un peu vives qu'il lui contait, eût accueilli par un éclat de rire méprisant l'aveu de son désir?

Et quelle autre blessure d'amour-propre encore lorsque, en réponse à sa respectueuse demande d'union avec M<sup>lle</sup> Céleste Colombel, suave vierge qui l'honorait de ses plus douces œillades, les parents de la jeune fille et M<sup>lle</sup> Céleste elle-même, lui firent comprendre avec dédain, avec des haussements d'épaules et des moues de stupeur, l'absurdité de son espoir!

Suprême déconvenue prouvant à M. Hector Fifre que, décidément, par le scandale de sa dèche et de son trop joyeux passé, il était bien en marge de la vie comme il faut!

On ne voulait de lui ni pour le prêt, ni pour le mariage ni même pour l'adultère! Situation fâcheuse pour un célibataire en pleine fringale d'argent et d'amour!

La tristesse qu'il en eut le rendit pour la première fois amer et ricaner.

Mais bien vite sa goguenardise naturelle l'emporta. Et c'est une vengeance toute facétieuse que sa mélancolie conçut:

— Puisque je suis mon seul pourvoyeur de plaisir, offrons-nous de faire apparaître dans toute leur bassesse la cupidité et la platitude des hommes!... A mon tour d'être au spectacle!... En scène pour l'apothéose de la pîrerie humaine!

\* \*

Depuis six mois, les limonadiers et les buralistes de Refrogneroque, ainsi que leurs honorables confrères de tous pays, proposaient aux convoitises du monde d'innombrables billets, prometteurs de lots affriolants, au profit des stropiats de la guerre russo-japonaise, et les journaux parus le matin donnaient, en compactes colonnes, la liste des numéros gagnants, sortis la veille à Londres et télégraphiés à l'univers. En vedette se détachaient les chiffres qui valaient à leurs heureux possesseurs millions et centaines de mille francs.

— Précieuse occasion de rire un brin! se dit narquoisement M. Fifre en partant vers les voluptés quotidiennes du bitter-curaçao et de la manille à quatre.

Lorsqu'il pénétra dans l'estaminet avec un léger retard voulu, ses partenaires y étaient déjà réunis. Sa preste démarche, sa figure rayonnante, si peu en rapport avec son marasme des derniers jours, frappèrent ses habituels compagnons.

— Matin! Quel air de joie! ne purent s'empêcher de dire en apostrophes concordantes et le percepteur M. Griffé et





l'agent des Ponts-et-Chaussées, suspendant leurs carambolages, et le richissime M. Lamproie, et le Dr Mortel, et le juge d'instruction M. Désiré Le Borgne, et M. Colombel lui-même en train de dialoguer leur manille avec les prudences d'usage... Un héritage?... De l'amour?... Dites-nous ça... Qu'y a-t-il ?

— Mais rien !... Comme vous êtes drôles ! répliqua M. Hector Fifre avec un sourire énigmatique et enchanté, en allumant un gros cigare à somptueuse robe brune, que le fêtard déchu n'avait point coutume de fumer et qui fit scandale parmi les modestes demi-londrès et les pipes.

— Allons ! Pourquoi faire le mystérieux avec nous ?

— Bah ! Maintenant ou plus tard, il faudra toujours que vous sachiez !... Par exemple, mettons de la joie autour de cette bonne nouvelle !... Garçon ! Du champagne !

— Matin ! murmurèrent les habitués avec, déjà, au coin des lèvres, une expression de jalousie... Voyons de quoi s'agit-il ?

— Vous avez lu les journaux ? demanda M. Hector Fifre pince-sans-rire.

— Oui, répliquèrent-ils tous en fouillant dans leur mémoire... Mais rien d'exceptionnel !... Le mouvement préfectoral... les décorations du Mérite agricole... C'est tout... Or, nous ne vous avons vu ni sur la liste des sous-préfets ni sur celle des nouveaux enrubannés... Alors...

— Dix-sept millions trois cent cinquante-sept mille quatre-vingt-treize ! répondit froidement M. Hector Fifre, très soigneux de son effet...

— Qu'est-ce que vous dites ? interrogèrent tous ensemble avec stupeur les camarades pour élucider ce bredouillage de sons qu'aucun d'eux n'avait compris...

— Garçon ! Une autre bouteille de champagne !... En hommes qui n'avaient pas de billets ou qui n'ont rien gagné, repartit M. Hector Fifre, vous avez trop vite oublié que le journal donnait aussi les numéros sortants de la loterie pour les écopés de la guerre russo-japonaise...

— Et alors vous... vous ?... balbutièrent, pâles ou cramoisés selon leur tempérament, les manilleurs suffoqués par ce grand souffle de veine qui passait si près d'eux sans les atteindre...

— Mon Dieu oui ! les renseigne M. Fifre avec modestie... c'est le numéro 17.357.093 qui gagne le lot d'un million...

— Et ? firent les auditeurs haletant.

— Et c'est moi qui le possède, acheva M. Fifre charmant de bonne grâce discrète... Vous voyez que c'est bien simple !

On devine les petits cris émerveillés et jaloux, compliments et acerbes, les félicitations nuancées de mélancolie et de rage qui jaillirent de toutes ces bouches mâchant et remâchant à vide toutes ces centaines de mille francs !

Nos quatre manilleurs et nos deux caramboleurs et tous les autres fidèles du cercle qui, dès les premières exclamations, se précipitèrent hors de leur place pour voir couler, au moins en imagination, ce fleuve d'or, étaient partagés entre le désir d'aller répandre dans Refrogneroque cette stupéfiante nouvelle qui, plusieurs semaines durant, enfiévrerait sa torpeur, et le souci, beaucoup plus profitable, de faire cortège à un si magnifique favori du destin, de le reconduire, bras-dessus bras-dessous, jusqu'à sa porte et de prendre ainsi figure, pour toute la ville, d'un ami de la première heure.

\* \*

C'est bien à ce détour que les guettait la sagesse de M. Fifre. Il venait de jouer le prologue du drame avec la

maîtrise d'un vieux routier de la vie et maintenant il en attendait les péripéties logiques. C'est une déconvenue de philosophe, d'auteur et de metteur en scène qu'il eût éprouvée si un accroc s'était produit dans ses prévisions. Mais rien d'inattendu ne troubla son plaisir :

— Vous savez ! s'empressa de lui glisser le percepteur M. Griffe plein d'aménité pour son piètre contribuable d'hier soudain rechampi d'or et, bientôt sans doute, d'influence... Pour le papier timbré que j'ai dû, à mon grand regret, vous faire parvenir, ne vous frappez pas !... Simple formalité réglementaire qui me couvre vis-à-vis de mes chefs...

— Bah ! Pour vos branches qui dépassent, fit l'agent-voyer bon garçon en lapant le fond de sa coupe à champagne... Une misère exagérée par les jaloux et que votre esprit frondeur éternise... Pour en finir gaiement avec ces malices qui ont failli s'envenimer, je donnerai l'ordre à mes cantonniers de flanquer là-dedans quelques discrets coups de serpe... Et les criailleries des envieux s'apaiseront...

— C'est peut-être cette brusque chance qui vous congestionne.

Voilà un teint de brique qui ne me va guère. J'irai vous voir demain ! promet sur un ton d'affable rudesse le Dr Mortel qui, ce même hiver, avait négligé de répondre au pressant appel de « son ami » Hector Fifre, tout grelottant de fièvre grippale, afin de le contraindre par ce refus d'assistance au règlement trop tardif de ses honoraires.

Le spéculateur Lamproie, naguère si revêché, se montra le plus rond. La puissance de l'or, la vue de l'or, ou même le simple soupçon de l'or quelque part faisaient toujours grande impression sur cet homme qui ne vivait que pour l'or ! Passant son bras d'athlète sur l'épaule de M. Fifre et lui collant son malicieux, son vorace profil de faune tout contre l'oreille, il murmura avec des ricanements câlins :

— L'autre jour, pas le sou... Une aventure sentimentale à liquider... C'est la mort dans l'âme que j'ai dû faire pour vous la sourde oreille... Mais demain grosse rentrée... C'est cent cinquante louis qu'il vous fallait. En voulez-vous deux cents, trois cents ?... Ne vous gênez pas, puisque ça m'est facile...

— Mon Dieu ! hésita M. Hector Fifre aussi charmé que divertit...

— Va donc pour trois cents ! Inutile de vous déranger. On vous les portera chez vous vers onze heures... Songez donc, mon vieux, que l'amitié de nos familles remonte à trois générations !... Il n'y a pas que les affaires dans la vie !... C'est le sentiment qui lui fait sa parure...

— Ne m'oubliez pas pour vos commandes de printemps ! Je suis tout à votre disposition ! susurra gracieusement le tailleur, M. Pompe, qui se trouva derrière lui juste à point pour l'aider à faire redescendre le col de sa jaquette sous celui de son pardessus et qui, désespéré de ne plus jamais recevoir d'acompte, depuis un an se refusait à toute fourniture...

M. Hector Fifre, fort amusé de son stratagème, se laissa mettre dans son paletot, envoyer à domicile billets bleus, cantonniers munis de cerpes émondeuses, échantillons de draps d'été, puis palper par le docteur, tout cela, liqueurs précieuses et précieux offices, sans rien demander et sans même prendre la peine de remercier — ou si peu ! — tant la bonne grâce de tous se faisait inventive et prompte.







De même, si dédaigneusement éconduit naguère par les rires moqueurs de M<sup>me</sup> Torride et par les haussements d'épaule du père de la suave M<sup>lle</sup> Céleste Colombel, M. Hector Fifre n'eut pas un mot à dire, pas un seul geste à faire pour voir tomber dans ses bras, frémissante et enivrée, la capiteuse M<sup>me</sup> Torride et pour s'entendre offrir la main potelée de M<sup>lle</sup> Céleste Colombel, avec une gentille dot dedans pour mieux en faire apprécier les fossettes.

C'est le seul prestige de l'or qui réalisa ces miracles et valut ces réparations enchanteresses. L'amour de M<sup>me</sup> Torride fut une régalade sans délai ni condition. Pour le cœur de M<sup>lle</sup> Céleste Colombel, on stipula bien qu'il ne serait livré que fin courant, c'est-à-dire — mais on n'avait pas l'inélégance de parler avec une si brutale franchise — à l'époque probable où M. Fifre aurait reçu de Londres le chèque resplendissant qui tout à coup faisait de lui un mari d'une si grande valeur.

Tout de même, pour n'être point encore officielles, ces fiançailles n'en étaient pas moins un événement public, dont on parlait sans cesse. On admirait beaucoup et l'on s'étonnait plus encore que M. Hector Fifre, pouvant se permettre désormais les prétentions les plus hautes, se contentât d'une dot en somme aussi frêle que M<sup>lle</sup> Céleste Colombel elle-même. Et ce n'était pas peu dire.

\*  
\* \*

Désintéressement si fou, si paradoxal, disons le mot, si scandaleux, qu'il finit par aguicher les soupçons d'un des plus taciturnes habitants de Refrogneroque, héritier d'une richesse assez mal acquise, qui avait valu au louche gagne-denier son ancêtre, la honte d'être condamné par le grand-père de M. Fifre, alors magistrat de la petite cité. Méaventure familiale qui le reléguait tristement à l'écart et dont il gardait rancune, non point à son aïeul coupable, mais à la descendance du justicier.

Les trop modestes ambitions du nouveau millionnaire lui parurent si surprenantes que, dans sa solitude méprisée et hargneuse, il s'hypnotisa sur cette singulière histoire, se fit un méchant plaisir de l'élucider, écrivit à Londres pour l'envoi de documents et de preuves :

— M. Hector Fifre a bluffé ! ricana-t-il triomphalement un jour... Ce n'est pas lui le propriétaire du 17.357.093 !... Mettez-le au défi de montrer son billet... Le Secrétaire Général de l'œuvre pour les blessés de la guerre russo-japonaise me fait

savoir que l'heureux gagnant est — par une de ces dérisions dont le sort est coutumier — John Copperfield, le roi du Nickel...

A toutes ces assertions démontrées, M. Fifre ne pouvait opposer que l'excuse de sa fantaisie pince-sans-rire, que son désir humoristique de faire apparaître l'humanité dans sa véritable splendeur. Piètres raisons, n'est-ce pas, que personne ne prit au sérieux, que personne même, hélas ! ne trouva comiques.

Et M. le Juge d'instruction de Refrogneroque moins que tout autre. Car c'est à son sévère office que recoururent et le financier Lamproie, prêteur pourtant benévole et deux autres bailleurs de fonds qui avaient spontanément offert leur aide à M. Hector Fifre à partir du jour où M. Hector Fifre n'en avait plus eu besoin.

— Vous comprenez, Monsieur le juge, récriminaient Lamproie et ses acolytes avec un cynisme inconscient... Si nous n'avions pas cru M. Fifre solidement riche, nous ne lui aurions pas prêté d'argent... Sa vantardise est un dol... Songez que nous n'avons même pas la garantie d'un billet ! Prend-on cette précaution avec des amis auxquels la fortune fait les yeux doux ?

C'est tout juste si la brune M<sup>me</sup> Torride, à la chair d'ambre, qui pourtant n'avait point à se plaindre de la ferveur avec laquelle M. Hector Fifre célébrait ses charmes, n'avait pas porté ses griefs devant le juge ! Ardente certes, mais pratique, elle n'ignorait point le prix de son amour et, toute friande qu'elle fût de plaisir, n'avait point coutume de le demander à des hommes sans argent ou sans gloire. Mais elle ne pouvait tout de même pas mettre son mari et la malignité publique dans la confidence de ses humiliantes déconvenues ! Seulement, avec une ingrate rigueur, toutes ivresses furent aussitôt coupées à M. Fifre.

Le juge d'instruction de Refrogneroque, qui était parfois le partenaire de M. Fifre à la manille et au billard, l'eût sans doute interrogé de bonne grâce si, pendant les jours qui suivirent sa chance imaginaire, il n'avait pas eu à se reprocher comme les fonctionnaires des autres administrations, d'avoir fait fléchir, pour lui complaire, les règlements et les lois : « Pour l'écrabouillage de porcs causée par l'excessive fringance de votre domestique, lui avait-il fait entendre avec bonhomie, ne vous tourmentez pas !... Jusqu'ici le Parquet a trop pris le mors aux dents... Un peu de calme maintenant, pour que les criaileries s'éteignent et que les choses s'arrangent en douceur ! »



Tous les prodiges d'inertie que l'on réserve d'habitude aux seules personnes d'importance capables d'accélérer une carrière de juge! Aussi quelle revanche à prendre de ces flagorneries inutiles, d'un zèle si maladroit!

— Expliquez-vous, Monsieur! fit-il sévèrement sous le portrait, cependant bien paterne, du premier magistrat de la République et sous le buste, plutôt aimable, qui résumait les pacifiques vertus d'icelle.

— Vous allez voir comme mon histoire est simple! conta M. Fifre. C'est une des pittoresques aventures de l'éternelle et invariable comédie humaine... Et vous Monsieur le juge, qui semblez regarder la vie avec finesse et la vivre en homme plein d'expérience, vous prendrez plaisir à voir drôlatiquement corroborer toutes vos observations personnelles...

— Ne perdez pas de vue, Monsieur, qu'il s'agit de vous et non de moi...

— De vous, de moi, de tous les hommes! C'est une leçon divertissante dont j'ai voulu donner la joie à ceux qui peuvent la comprendre. Pauvre et sans influence, j'avais les mêmes mérites d'esprit, de cœur, de caractère. Personne pourtant n'avait de bonne grâce pour moi. Les hommes me refusèrent leur aide, les femmes leur amour, les jeunes filles leur main... et les fonctionnaires leur complaisance. Soudain on croit que la roue de la fortune vient de rayer le sable de mon jardin. Mon esprit n'est pas devenu du coup plus joyeux ni mon physique plus séduisant, ni ma solvabilité meilleure. Voilà pourtant que tous les mépris d'hier se transforment en courbettes! Notez bien ceci, car c'est essentiel : je n'ai rien demandé à personne, car je n'avais rien à demander, car on n'attendait pas que j'eusse demandé! Me croyant riche on m'offrit tout ce que, si souvent, on m'avait refusé dans la gêne. Le trésor illusoire fut l'aimant qui attire. Et notez encore ce détail indispensable pour ma sauvegarde : on avait bien soin, par hypocrisie d'intrigue, de ne jamais faire allusion à ma subite fortune. On aurait même voulu me faire croire qu'on l'ignorait et que c'est à ma déche fameuse que l'on entendait rendre service! Dans cette acceptation de largesses bénévoles, où voit-on le moindre élément de fraude? Le magistrat le plus rigoureux n'y trouverait qu'une forte psychologie vécue. Je l'ai goûtée avec un malicieux plaisir, soit! Et après? M. Lamproie et deux de ses honorables émules m'ont mis de l'argent de vive force dans les poches. Aujourd'hui ils s'en prennent à moi de leur propre fascination et vous appellent à la rescousse pour revenir à leur ladrerie féroce. Pourquoi le tailleur qui me supplia de choisir un costume neuf, et le docteur qui vint sans appel me tapoter le

thorax, ne me reprochent-ils pas aussi devant vous leurs gentillesses intéressées? Une poursuite de fonctionnaires, soudain si gracieusement amènes, ne serait pas plus ridicule si la fantaisie leur venait de me faire grief des complaisances qu'ils eurent pour moi après tant de rigueurs. Enfin, Monsieur, instruiriez-vous sérieusement la plainte des dames obligeantes qui, après m'avoir bafoué de leurs plus dédaigneux refus, me prodiguèrent les marques bien flatteuses de leur dilection dès que je leur apparus avec le prestige d'une illusoire richesse?... Lorsque j'eus l'orgueil de les voir s'alanguir dans mes bras, je vous assure pourtant que je ne venais pas de murmurer : « je suis riche », mais bien l'invariable « je vous aime », qu'elles avaient méprisé sur mes lèvres de pauvre!... Mais croyez-moi, M. le Juge, de toutes les voluptés qui me furent offertes, la plus exaltante c'est d'avoir aperçu dans un raccourci si favorable l'éternelle cabriolette humaine... Comme au spectacle de la foire je me suis arrogé le droit de ne payer qu'en sortant, après avoir bien ri... C'est vous dire que je tiens à la disposition du généreux M. Lamproie et de ses deux confrères les liasses dont ils me gratifièrent et auxquelles je n'ai pas touché...

— Vous êtes philosophe, M. Fifre! ricana le juge avec une pitié narquoise...

Car décidément il méprisait cet homme à jamais pauvre et sans influence, qu'il avait flagorné sans profit et dont le folâtre subterfuge, impunissable selon la loi, ne donnerait même pas à l'ambitieux magistrat qu'il était, l'avantage d'une pittoresque poursuite utile à son avancement.

— Mon Dieu oui! acquiesça M. Fifre. Et je n'ajouterai pas que ça vaut mieux que d'aller au café, car j'y abrite — trop souvent hélas! — ma philosophie. Mais elle offre une distraction qui n'est pas à la portée de tout le monde et qui procure des joies insoupçonnées. Ainsi Refrogneroque est plein de gens qui ne se doutent même pas des plaisirs d'ironie que j'ai par eux...

— Vraiment? Dites-moi donc qui! demanda le juge trop infatué pour comprendre...

— Mais tous ceux qui, partout, me donnent la comédie... Cherchez!...

Entre deux lettres à un ancien Garde des Sceaux et à un Garde des Sceaux futur pour faire garnir d'un peu plus d'hermine ses mérites qui lui semblaient indiscutables, M. le juge chercha en vain.

Il doit même chercher encore et se dire qu'il faut être fou pour apercevoir dans la vie tant de gens comiques.

GEORGES LECOMTE







Chinon. — Le Château, la Ville et le Pont

## Croquis d'Artistes

PAGES D'ALBUM  
DE M. JOSÉ ENGEL

L'art de faire des croquis! Si l'on en juge par tous les excursionnistes qui s'en vont aller ici et là, au nord, au sud, à la plage, à la montagne, un carnet et un crayon à la main, c'est chose facile. A côté des gens — et, ils sont légion, — qui, à chaque effet de nature pittoresque, prennent un cliché photographique; il y a, en effet, ceux qui se piquent de savoir croquer un paysage en trois coups de crayon, trois coups de crayon qui souvent parlent une langue mystérieuse, puisqu'après quelques mois, ces feuillets d'album, de carnet de poche ou de bloc-notes, inutilement réservés, ne servent même plus d'indication à ceux-là mêmes qui les avaient perpétrés avec tant de satisfaction apparente.



Rue à Chinon

Il est vrai qu'il est toujours agréable de se donner quelque peu pour artiste, devant la galerie curieuse, que cela surprend.

Et pourtant, avec un peu d'attention, un peu de travail, ces amateurs pourraient peut-être arriver rapidement à savoir

prendre utilement des croquis, qui seraient autre chose qu'un insignifiant gribouillage. Je ne m'occupe ici que des dessins schématiques de paysage, tels qu'en font les peintres, lorsqu'au hasard d'une promenade ils veulent garder un souvenir écrit soit d'un site qui offre un joli motif de tableau, soit d'un effet fugitif, dont il s'agit de noter la synthèse d'harmonie, immédiatement, sous peine de ne la retrouver point; et je ne chercherai pas d'exemples chez un maître, pour ne pas effrayer les débutants à qui je m'adresse. Certes, si je pouvais

avec eux feuilleter les albums du grand et vénéré Ziem, ils croiraient du coup qu'il est aisé de faire des chefs-d'œuvre, et seraient dans l'erreur. Ziem, qui pendant plus de quarante ans a rempli des carnets et des albums, a su mettre sur ces feuillets des merveilles, et l'on en a la preuve quand on examine les croquis de lui qu'il a si généreusement donnés



Vieille rue à Pont-de-l'Arche



Port Morin



au Petit Palais. Mais je veux prendre mes exemples chez un artiste plus jeune, un de ceux dont l'effort d'art depuis dix ans mérite l'attention : j'ai nommé José Engel. Un hasard m'avait permis de voir dans son atelier toute une série de papiers qu'il avait crayonnés lors d'une récente campagne de travail, et ce sont quelques-uns de ces papiers que le *Figaro Illustré* a la bonne fortune de reproduire.

Là, point d'effets compliqués : l'artiste a voulu donner en synthèse la caractéristique des vieilles ruelles, des vieilles maisons qu'il ren-

contrait ; il a voulu signifier en une notation sommaire, mais expressive, l'ensemble panoramique d'une ville au bord d'une rivière, ou d'un hameau au creux d'une vallée ; il a su raconter un massif d'arbres dont le volume faisait bien image dans l'atmosphère, une berge dont la pente mourait doucement sous l'eau, tandis qu'une barque de passeur y était amarrée, une antique ruine qui se silhouettait sur le ciel, etc., etc. Et tous ces croquis sont parfaits en ce qu'ils sont précis, complets, lisibles pour tout le monde, écrits avec une belle intelligence de ce que doit être ce mode de dessin, où chaque trait est essentiel. Supprimez-en un, par la pensée, et le croquis n'y sera plus, l'effet aura perdu de sa signification.

Si tous ceux qui s'essayent à faire des croquis étudient avec soin les croquis de José Engel, ils y trouveront beaucoup à apprendre. D'ailleurs, à notre époque, où l'on expose tant de choses, souvent incomplètement réalisées, il serait à souhaiter que souvent on nous montrât

ce qui est comme l'effort intime de l'artiste. On serait surpris de l'intérêt énorme que présentent ces recherches, ces tâtonnements, ces balbutiements parfois d'une expression, jetés d'un crayon nerveux sur le papier, rapidement, à l'aide d'une écriture à effets limités, qui, lorsque

l'auteur est vraiment un artiste, savent cependant tout dire.

Car pour traduire la nature,



Le Petit Andelys

il est indispensable que le dessin soit ce qu'il doit être. « Ce que le peintre cherche, écrivait A. Mazure, il y a un demi-siècle, c'est la ligne réelle et perceptible, la ligne pittoresque qui consiste dans l'exacte délimitation des objets qui

tombent sous l'exercice des sens. Or la ligne ainsi conçue a deux formes : elle est droite, elle est courbe. La nature, qui procède avec une merveilleuse simplicité, n'a que ces deux lignes pour suffire à l'infinie multiplicité de ces formes, dont l'univers est composé. Ce sont les combinaisons, sans nombre de la droite et de la courbe qui ont produit la géométrie vivante de l'univers créé. »

La justesse de la ligne est donc la vertu du dessin, et dans le croquis, où il

n'y a que du dessin, où la couleur ne peut pas venir suppléer à l'insuffisance de la ligne, il est indispensable que cette vertu soit inflexible.

Et c'est parce que cette vertu se trouve dans les croquis de José Engel, qu'ils nous apparaissent avec ce caractère de délicatesse et de vérité. Il a fallu qu'un hasard me les fit connaître, — car José Engel est de ceux qui poursuivent leur œuvre dans le silence, et avec une modestie bien rare aujourd'hui ; — et il m'a semblé qu'il était opportun de donner les carnets de cet artiste comme exemple, au moment, où dans leur valise, tant d'amateurs vont glisser l'album sur le papier desquels ils se proposent de balbutier le langage de l'art.

UN BOURGEOIS DE PARIS



Chinon. — Le Château



Chinon. — La Vienne à Saint-Louans



Ile Bonnières





Coussin artistique, gravure sur soie de la chalcographie du Louvre avec encadrement de dentelle et broderies du dix-huitième siècle, et dentelle point de Milan.

Composition de J. FÉVEKENNE  
exécutée par la maison J. F. et C<sup>ie</sup>

sion d'un essor nouveau. J'en puise l'espoir dans cette épreuve montée en coussin, avec décor de dentelle ancienne, un délicieux travail de M. Jules Fèvekenne, et qu'il faut applaudir sans restriction.

Louons donc le Musée Galliera, et avec lui M. Quentin-Bauchart, président du jury permanent, de l'effort nouveau qu'il vient de faire, effort dont le résultat sera fécond pour l'industrie de la soie, et dont le succès pendant quatre mois va être particulièrement retentissant.

\*  
\* \*

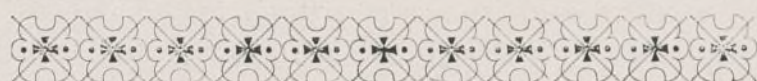
Au milieu des expositions du mois, qui s'ouvrirent et se fermèrent souvent, sans qu'un frisson vint secouer l'indifférence du public, il en est une qui a dès le premier jour provoqué une très vive et très légitime émotion : je veux parler de l'exposition de Sorolla y Bastida, le peintre espagnol, que nous connaissions mal à Paris, ou mieux, que nous ne connaissions pas du tout. Certes, on avait remarqué aux salons annuels, depuis une dizaine d'années, ses envois qui avaient été goûtés : on le tenait pour un peintre aimable ; l'an dernier même, devant ses deux grandes œuvres : *Soleil du soir* et *Été*, exposées à la Société des Artistes français, on avait eu la sensation que le peintre de si admirables morceaux n'était pas qu'un artiste agréable, mais bien un maître robuste, en pleine possession de son art. L'exposition de quatre cents œuvres de lui dans les galeries Georges Petit nous édifie à son sujet.

On entre dans la grande galerie, on est aveuglé, on est grisé de lumière ; on reçoit un coup en pleine poitrine : on s'attendait à de la peinture bien calme, bien sage, et l'on a le tumulte devant les yeux ; la fanfare éclate en majeur, bruyante, mais harmonieuse. C'est un feu d'artifice, un bouquet magique de colorations vives qui chantent à gorge déployée, et il faut un instant pour se remettre.

Alors on s'aperçoit que Sorolla y Bastida dessine aussi bien qu'il peint, et compose aussi bien qu'il dessine. Aux effets les plus audacieux il se risque, et il triomphe. A-t-il une manière ? A-t-il un genre ? Je crois bien qu'il a toutes les manières, qu'il a tous les genres. Comme la tentation lui prend, il va de l'avant, naturaliste, coloriste, intimiste, familier, héroïque, avec une joie de peindre où ne se trahit nul effort, avec une générosité de ton, une ampleur d'expression, et

aussi une sûreté de technique qui vous subjugue. Ici, ce sont des falaises, aux roches de feu qui dominent une mer bleue ; là, ce sont des pêcheurs qui mènent un attelage de bœufs dans l'eau pour agripper une chaîne au bateau que les ruminants tireront à quai, et dans les voiles gonflées le vent fait passer des frissons que la lumière accentue ; à côté, ce sont des orangers tout chargés de fruits d'or ; plus loin des arbres dont les frondaisons laissent filtrer sur le sol de longues stries de soleil. On voudrait tout citer dans cette exposition d'œuvres où l'on est ramené chaque jour, sitôt qu'on l'a vue une fois et qui vous laisse une trace ineffaçable. Elle nous aura appris que pendant des années un peintre admirable peut produire sans qu'on lui rende la justice qui lui était due, et elle nous sera un avertissement de ne point passer aussi légèrement devant des efforts d'art méritoires, auxquels il est injuste de ne pas accorder l'attention qui nous les eût fait comprendre sans retard.

L. ROGER-MILÉS.



## Les Livres

LA LUTTE UNIVERSELLE, PAR M. FÉLIX LE DANTEC. ♦♦♦ LA FONDATION DE L'EMPIRE ALLEMAND, PAR M. ERNEST DENIS. ♦♦♦ LE TESTAMENT VOLÉ, PAR J.-H. ROSNY. ♦♦♦ MONSIEUR DE COURPIÈRE MARIÉ, PAR M. ABEL HERMANT. ♦♦♦ MADAME MONPALOU, PAR M. JEAN LORRAIN. ♦♦♦♦ ALBERT MANCEAU, ADJUDANT, PAR M. EMILE GUILLAUMIN. ♦♦♦♦♦ LES DERNIÈRES ANNÉES DU ROI STANISLAS. PAR M. GASTON MAUGRAS. ♦♦♦ DICTIONNAIRE DES SCULPTEURS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE SOUS LE RÉGNE DE LOUIS XIV. PAR STANISLAS LAMI, STATUAIRE. ♦♦♦

*La Lutte Universelle*, c'est un titre qui pourrait servir à l'histoire de la période récente, où nous avons vu dans toute leur beauté, la lutte des classes et la lutte des partis ; mais le nom de l'auteur, M. Félix Le Dantec nous avertit bien vite qu'il ne s'agit pas là de politique mais de science sereine et féconde ; ce livre est, en effet, une œuvre magistrale qui vient enrichir « la bibliothèque de philosophie scientifique » instituée à la librairie Flammarion, et il nous fait assister à la lutte gigantesque dont l'univers est le théâtre et qui met aux prises tous les corps vivants ou morts, les uns contre les autres, dans une éternelle et épique bataille. La lutte est, en effet, pour M. Félix Le Dantec, le propre de l'être. « Être, c'est lutter ; vivre, c'est vaincre, » nous dit-il dans l'épigraphe de son livre et il nous l'explique en 300 pages de démonstrations scientifiques, éloquentes et claires ; il envisage tour à tour : la lutte des corps vivants pour l'espace, la lutte des corps vivants les uns contre les autres, celle du microbe contre l'hôte, celle des corps vivants contre les corps bruts, celle de corps bruts entre eux, et enfin, la lutte des hommes pour la possession des corps bruts, — lisez : la lutte pour la vie ; ce dernier chapitre est évidemment celui qui est le mieux fait pour être compris par les profanes, mais il n'est que la conclusion logique d'une thèse exprimée en des termes d'une belle et éloquente clarté, et qui, sous la fruste et rugueuse apparence d'une démonstration scientifique, est, au plus haut degré émouvante et pathétique.

\*  
\* \*

Il me tient à cœur aussi, de signaler l'ouvrage considérable que M. Ernest Denis, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Paris, vient

de publier sous ce titre : *La fondation de l'Empire Allemand* (1851-1870). Pour rédiger cette histoire que nous ne connaissons jamais assez et sur laquelle il conviendrait que les Français fussent renseignés aussi bien que les Allemands, M. Ernest Denis a adopté une méthode assez nouvelle et qui le met à l'abri des colères ou des regrets que de tels souvenirs peuvent si facilement soulever dans le cœur d'un écrivain français. Voulant indiquer les conditions qui ont préparé et déterminé la fondation de l'unité Germanique, il s'attache à ne pas refaire une biographie de Bismarck, de Guillaume II, pas plus que des diplomates et des gouvernants français de 1850 à 1870. Sans méconnaître la grandeur de la tâche accomplie par les premiers, sans dissimuler les fautes commises par les seconds, il a remis les choses au point et relegué au second rang et les personnes et les accidents diplomatiques ou guerriers qui amenèrent la conclusion de 1870 ; car il ne croit pas « aux accidents et ne croit guère aux héros ; » pour lui, l'unité germanique était une nécessité, et c'est pour cela qu'elle s'est accomplie ; il était nécessaire qu'elle fut réalisée par les Hohenzollern, et c'est pour cela que les Hohenzollern la réalisèrent, ce n'est pas à dire que les circonstances ne hatèrent pas l'avènement, ce n'est pas à dire non plus que le génie de Bismarck y fut étranger, mais il faut proclamer bien haut que les événements de 1870 étaient l'inéluctable résultat d'une situation donnée. Cette thèse M. Ernest Denis la développe en une série de chapitres d'histoire qui témoignent d'une profonde connaissance de ces vingt années et d'un esprit très philosophique ; elle lui permet d'exposer de grands faits si près de nous, si douloureux pour nous, sans esprit de colère et sans partialité, et de nous donner une œuvre d'histoire d'une très haute portée, et dont les conclusions ont une réelle valeur pratique.

\*  
\* \*

MM. J.-H. Rosny ont publié dans la collection Minerva leur nouveau roman, intitulé *le Testament Volé*. Le talent de ces deux remarquables écrivains est d'une souplesse et d'une variété étonnantes ; ils abordent successivement les genres les plus divers avec la même maîtrise, et passent sans le moindre embarras de l'étude des vastes problèmes sociaux, à des peintures de mœurs et à des analyses d'âmes. Dans les uns comme dans les autres, ils restent d'ailleurs toujours et par-dessus tout romanciers de premier ordre, possédant au plus haut degré l'art d'empoigner et de faire vibrer l'âme d'un lecteur. Ils ont écrit des œuvres plus fortes que *le Testament Volé*, je n'en connais pas de plus adroitement conduite, de plus habile et de plus attrayante. Vais-je essayer de vous conter l'histoire de cette vieille demoiselle maniaque et intransigeante, dont le testament est adroitement subtilisé par son neveu, l'éditeur Ferronnaye, et par l'ami de ce dernier, Georges Laty ? Vais-je expliquer par suite de quelles aventures dramatiques, mélo-dramatiques même parfois, l'héritage de la tante millionnaire, après avoir failli échapper au neveu, lui est définitivement acquis ; comment la cupidité, l'amour et l'ingratitude s'enchevêtrent dans ce roman ? Ce serait une entreprise fallacieuse et qui me conduirait à trahir cruellement les auteurs de ce roman. Car cette histoire vaut précisément par la façon prestigieuse dont elle est contée, par l'art avec lequel les effets sont ménagés, par la vivante peinture des caractères, et aussi par cette remarquable tenue littéraire qu'on retrouve toujours dans les œuvres de MM. Rosny.

\*  
\* \*

De la littérature croustillante et verveuse que nous devons à notre Paris du vingtième siècle, à son



scepticisme, à son ironie, à son immoralité charmante, il n'est pas de type plus achevé que le livre de M. Abel Hermant : *Monsieur de Courpière marié*. M. Abel Hermant avait, on le sait, commencé par nous offrir en un premier volume *les Souvenirs du vicomte de Courpière*. Le succès de ce volume avait été très vif, et il y avait quelque audace à consacrer un nouveau livre au même héros. Mais M. Abel Hermant n'est pas pusillanime, il a tenu la gageure et il l'a supérieurement gagnée, car M. de Courpière marié est plus savoureux peut-être encore que M. de Courpière célibataire. — et ce n'est pas peu dire. — Ce sont « des mémoires pour servir à l'histoire de la société », nous dit l'auteur au frontispice de son livre; je veux bien, mais tout de même, il s'agit là d'une société un peu spéciale, et si habilement, si spirituellement, si exactement qu'il soit peint, le « Courpière » d'Abel Hermant restera un type aussi exceptionnel que le « Monsieur Alphonse » d'Alexandre Dumas.

Monsieur Alphonse! Quel vilain mot je viens de prononcer, et comme M. Abel Hermant doit m'en vouloir de m'exprimer aussi brutalement. Palsambleu! M. de Courpière est un gentilhomme! et si les choses ne lui font pas peur, du moins il apporte une grande circonspection dans le choix de ses mots, et il excelle, par la plume de M. Abel Hermant, à vêtir d'une grâce exquise, une fière immoralité....

\* \*

Vers l'époque du Grand Prix, quelques jours avant que le Tout-Paris s'éparpille de-ci, de-là, à la mer, à la montagne, dans la forêt, M. Jean Lorrain, avec beaucoup d'à-propos, nous offrit son livre nouveau : *Madame Monpalou* « Heures de villes d'eaux ». Les cadres du roman et des nouvelles contenues dans ce livre sont en effet : les villes d'eaux, stations balnéaires et thermales, lieux de repos, de douceur et de délassement; mais si vous croyez que ces villégiatures ont incliné l'âme de M. Jean Lorrain à plus de douceur, plus de tendresse et plus d'indulgence, détrompez-vous : où qu'il soit, dans quelque coin que s'exerce son âpre verve, M. Jean Lorrain reste toujours le même, et aime toujours à nous montrer des choses pénibles et douloureuses, et, quand il badine, il y a toujours de l'amertume et de la cruauté dans son sourire. Avec tout cela, c'est un bien remarquable écrivain, et son livre, avec toutes les réserves qu'il comporte, est bien amusant. Quel malheur vraiment que l'humanité de M. Jean Lorrain soit si vilaine à voir et qu'elle gâte même les jolis coins qu'il a découverts dans la série *Quelques sources et plages* et aussi dans *l'Été dans les Alpes*, où la vie des petites villégiatures estivales est étudiée et peinte en des croquis vraiment très amusants de verve, de drôlerie, de minutieuse et pittoresque exactitude.

\* \*

C'est une aventure littéraire heureuse que celle de M. Emile Guillaumin et bien faite pour reconforter les écrivains que la gloire fait un peu attendre. Il y a trois ans, son nom était fort inconnu de la foule, et cet écrivain paysan, attaché à l'humble existence terrienne qu'il peignait de si fortes couleurs dans son beau livre de *La vie d'un simple*, désespérait peut-être de voir jamais son effort compris et son nom prononcé dans le public, lorsqu'un heureux hasard, un prix très justement décerné, le mit en pleine lumière. Alors, ce fut l'aventure commune, tous les mandarins de lettres voulurent découvrir ou avoir découvert cet écrivain à la robuste et saine originalité, si longtemps dédaigné et ignoré par eux; la foule a suivi, elle suivra plus encore après l'apparition du livre nouveau de M. Emile Guillaumin : *Albert Manceau, adjudant*, car ce roman est, je crois, plus près du grand public que n'étaient ses œuvres précédentes. Les histoires de caserne, de

garnison et de grandes manœuvres qu'il nous conte sont toujours assurées de plaire à un public d'autant plus friand de spectacles militaires qu'il est composé de gens pour qui la caserne n'a pas de secrets et qui s'exclament ravis en lisant le récit de l'arrivée d'un engagé au corps, de ses démêlés avec ses camarades, de ses entretiens de cantine et de chambrée : « Comme c'est cela ! »

Ils auront maintes fois, en lisant *Albert Manceau, adjudant*, l'occasion de pousser cette exclamation, car il y a là une peinture de la vie militaire minutieusement exacte, amusante, dramatique, verveuse. Pourquoi faut-il que de la réunion de mille petits détails exacts, M. Emile Guillaumin ait tiré une peinture d'ensemble, vraiment trop convenue, et d'une trop classique inexactitude? Trop souvent, depuis que M. Descaves nous a présenté ses légendaires *Sous-Off's*, des écrivains, en nous parlant du régiment, ont exercé leur verve contre l'engagé qui obtient le grade rêvé d'adjudant, et le doit bien plus à ses mauvaises actions — et souvent à ses vices — qu'à son travail et à ses qualités. Rien n'est, en somme, moins exact ni moins équitable, et il y a là vraiment des effets un peu trop faciles. M. Emile Guillaumin a bien assez de talent pour s'en passer. Cette réserve faite — et, troupier de la génération dont parle M. Emile Guillaumin, je me devais de la formuler — il me plaît de redire une fois encore la haute valeur du romancier et l'intérêt très vif d'un livre qui devra son succès à ses défauts autant qu'à ses qualités.

\* \*

Il n'est pas dans le vaste domaine historique d'époque plus séduisante à étudier que le XVIII<sup>e</sup> siècle; il semble qu'à la veille de la grande tourmente révolutionnaire, les hommes se soient hâtés d'être spirituels, les femmes d'être belles et jolies, comme si les uns et les autres avaient le sentiment que bientôt « ce serait fini de rire ». Cette époque romanesque et charmante ne fut nulle part plus brillante que dans la petite cour de Lunéville qui nous donna, sous le règne du roi Stanislas, une sorte de quintessence de toutes les qualités, de toutes les grâces, de toutes les immoralités aussi du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Elle a trouvé en M. Gaston Maugras un historien qui avec une étonnante érudition, a su pénétrer tous les secrets, tous les potins, toutes les aventures de cette cour minuscule et qui nous donna, l'an dernier, cette *Cour de Lunéville au XVIII<sup>e</sup> siècle*, dont j'ai déjà dit l'incomparable séduction. Le nouveau volume qu'il a publié sous ce titre : *Les dernières années du roi Stanislas*, continue cette histoire et semble bien, hélas, devoir la terminer. C'est vraiment dommage, car on ne saurait se lasser de vivre et de converser avec les personnages charmants qui formaient l'entourage du roi Stanislas : La Divine Marquise de Boufflers et ses adorateurs, le comte de Tressan, habile à manier l'épigramme, expert aussi dans l'art du madrigal, mais avec moins de bonheur, et son rival le comte de Croix; et Mme de Mirepoix; et Panpan, l'ami des femmes et le confident de l'amoureux Tressan, et Porquet, et le Père de Menoux, et Bébé et tant d'autres au-dessus desquels plane la bienveillante et sereine figure du bon roi, d'une exquise urbanité, d'une grâce souriante et résignée.

Ces personnages vivent sous nos yeux pendant seize années, de 1750 à 1766, toute une série d'aventures aimables, pimentées parfois; ils échangent des épigrammes, des saillies, font de petits vers, lisent des lettres de Voltaire et de Montesquieu, et l'on ne saurait rien imaginer de plus piquant, de plus amusant et de plus gracieux. Encore une fois, on se désole de songer que M. Gaston Maugras se décide à mettre le point final à son histoire; mais, bon prince, il nous console en nous annonçant que nous reverrons dans un prochain volume la marquise de Boufflers, et aussi Mme de Boisgelin et les principaux personnages

de la cour de Lunéville après la mort du roi Stanislas.

\* \*

Il y a quelques années, M. Stanislas Lami avait dressé le répertoire des sculpteurs de l'école française pendant le moyen âge et la Renaissance, et ce lui fut une occasion de remettre en lumière quelques noms que le temps avait enveloppé d'oubli. Aujourd'hui, s'arrachant encore une fois à la sculpture, et à ces cires dures, dont il sait faire des œuvres précieuses, il nous donne le répertoire des sculpteurs français sous le règne de Louis XIV, et son nouveau livre sera infiniment utile à tous ceux qui étudient l'art français. Il a fouillé, pour dresser un tableau complet des artistes et de leurs œuvres, une montagne de documents, aussi bien les comptes des bâtiments royaux sous Louis XIV, les procès-verbaux de l'Académie royale de peinture, et la correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome, que les publications d'autrefois, le long desquelles l'actualité accrochait un nom, une date, une œuvre. Il faut donc remercier le distingué sculpteur de se manifester à nous comme historien et lui savoir gré de cet excellent instrument de travail, que ses patientes recherches dédient à tous les curieux de la vie de notre art national.

PH.-EMMANUEL GLASER.

## MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Chez Ollendorff : *Madame Monpalou*, heures de villes d'eau, par JEAN LORRAIN.

Bibliothèque de l'Association : *Emile Blémont*, par FERNAND CLERGET.

Chez Michaud : *La poupée de cire*, par RAOUL GINESTE. — *Fil-de-Fer*, par JEHAN RICTUS.

Chez Dujarric : *Iambes patriotiques*, par ARMAND LEFRANÇAIS. — *Le beau Pierril*, ou *Mirage d'Amour*, par MAX REBOUL. — *Les amours d'un savant*, par PAUL DE LAURIBAR.

Chez Tallandier : *L'Assistée*, par TRILBY, avec une préface de Miguel Zamacois.

Chez Giard et Brière : *Une nouvelle organisation sociale à Iéna*, par FÉLIX AUERBACH.

Chez Blond : *Les bienheureuses carmélites de Compiègne martyres* (17 juillet 1794), par GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Chez Stock : *De la charrue à la pourpre*, par PAUL FRAYCOURT.

Chez Fasquelle : *Albert Manceau, adjudant*, par EMILE GUILLAUMIN.

Chez Paulin : *Cent poésies de Pierre Corneille*, tirées de sa traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*, par Joseph Fabre, publication faite à l'occasion du troisième centenaire du poète.

Chez Plon et Nourrit : *Histoire de la marine française*, tome III. Les guerres d'Italie : liberté des mers, par CHARLES DE LA RONCIÈRE. C'est la suite du très remarquable ouvrage auquel l'Académie des inscriptions décerna il y a quelques années, une de ses plus hautes récompenses. — *Dernières années du roi Stanislas*, par GASTON MAUGRAS.



RECTIFICATION. — Une erreur s'est glissée dans la reproduction des œuvres de peinture que nous reproduisons dans notre numéro sur les Salons.

Le titre du tableau de M. J.-M. Aty intitulé « Fête » a été placé sous la reproduction du tableau de M. Etcheverry « Les Loups » et réciproquement.



## ELEGANCE FÉMININE

Puisqu'il est de bon ton de fuir Paris, de quitter un intérieur confortable où l'on jouit délicieusement du charme de ses habitudes et de la satisfaction de ses petites manies, car tout le monde en a plus ou moins ! bouclons nos malles, partons à la conquête d'horizons soi-disant nouveaux dont on est rebattu et de logis dont la banalité connue se paie en chiffres ronds.

Oh! oui, combien ronds et dodus les chiffres de messieurs les hôteliers et comme on pourrait croire, selon le vieux mot si juste, qu'ils les tracent avec une fourchette, et une fourchette à découper, encore!... Fatigués, bousculés, mal installés, mal restaurés et mal traités, voilà le bilan de nos joies estivales et je comprends qu'on abandonne tout pour un pareil but.

Sauvons-nous donc au loin; des plaisirs tout particuliers nous appellent, la poussière nous réclame, la courbature nous guette, la « douloureuse » nous attend, mais comme l'illusion fait le bonheur, nous devons être parfaitement satisfaits. Ainsi soit-il!

\* \*

Dans les mille et un divertissements de l'existence ambulante il faut compter les coups de soleil et le hâle causé par un vent trop vif. Personne n'y échappe, en point de pays, et c'est le premier bénéfice que recueillent les jolies femmes, aussi bien dans la montagne qu'au bord de la mer. Quel serait donc leur chagrin si elles n'arrivaient pas à combattre ces deux redoutables ennemis de leur beauté. Un moyen très simple et qui prévient le mal consiste à protéger l'épiderme par une fine et adhérente poudre de riz dont la fraîcheur sert d'invisible écran contre les rudesses de l'atmosphère. Nulle poudre ne vaut mieux pour cela que le Duvet de Ninon qui existe en quatre nuances : blanche, rosée, naturelle et Rachel, à la parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, au prix de 3 fr. 75 et 4 fr. 25 franco.

\* \*

En parlant des caprices et des traîtrises de la température n'oublions pas que, même en été, les mains délicates sont souvent abîmées. La peau devient sèche, rugueuse, perd sa finesse et sa blancheur, les ongles se ternissent, s'écaillent, en un mot une main mignonne, charmante à voir, délicieuse à embrasser, finit par être tout ce qu'il y a de plus vulgaire. Empêchons donc ce désastre en nous servant de la Pâte des Prélats, sans rivaie pour affiner et adoucir les mains, et de l'Onguline des Prélats par laquelle les ongles prennent une teinte de feuille de rose. Ces deux produits appartiennent à la parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre et valent, l'un et l'autre, 5 fr. et 5 fr. 50 franco.

CHRYSANTHÈME.

**AU SABLIER** 14, Rue DROUOT, 7416ph. 231-24  
G<sup>de</sup> Spécialité pour **DEUIL**

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques  
pour Malades et Blessés

**DUPONT**

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près l'Ecole d. Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES

ET ÉTRANGÈRES

FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées m<sup>te</sup> 2 manivelles.

FAUTEUILS-PORTOIRS de tous systèmes.

VOLTAIRE ARTICULÉ avec tabouret-appui pour malade opprimé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or

Expositions: Lille, 1902; Reims, 1903; (St-Louis (Etats-Unis), 1904)

Grands Prix

Sur 1<sup>re</sup> DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ

AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 818-67

## CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MEDITERRANEE

### Billets d'aller & retour DE PARIS A LA FRONTIÈRE SUISSE délivrés conjointement

avec des Cartes d'abonnements généraux suisses

La gare de Paris délivre des billets d'aller et retour de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes, valables 33 jours, pour Genève, les Verrières-frontière, Vallorbe-frontière et Villers-frontière (sans réciprocité).

Ces billets, qui sont émis aux prix de 87 fr. en 1<sup>re</sup> classe et de 64 fr. en 2<sup>e</sup> classe, comportent la faculté d'aller de Paris en Suisse par l'un quelconque des points frontières ci-dessus dénommés et de revenir, soit à Paris P.-L.-M. par l'un quelconque de ces points, soit à Paris-Est par Delle-frontière ou par Bâle-Petit-Croix. Ils sont délivrés exclusivement aux voyageurs qui prennent, en même temps, une carte d'abonnement suisse de 15 ou 30 jours, valable sur les principaux chemins de fer et lignes de navigation suisses.

Les prix des abonnements généraux suisses sont les suivants :

Abonnement de 15 jours : 1<sup>re</sup> classe : 85 fr., 2<sup>e</sup> classe : 60 fr., 3<sup>e</sup> classe : 45 fr.

Abonnement de 30 jours : 1<sup>re</sup> classe : 125 fr., 2<sup>e</sup> classe : 90 fr., 3<sup>e</sup> classe : 65 fr.

Ces prix comprennent un dépôt de 5 fr. qui est remboursé au moment de la restitution de la carte.

**AVIS IMPORTANT** — Toutes les gares du réseau P.-L.-M. délivrent des cartes d'abonnements généraux suisses de 15 et 30 jours; elles délivrent aussi des cartes d'abonnements généraux suisses valables 45 jours, aux prix suivants (y compris le dépôt de garantie de 5 fr.) :

1<sup>re</sup> classe 165 fr., 2<sup>e</sup> classe 115 fr., 3<sup>e</sup> classe 85 fr.

Pour plus de détails, consulter le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M.

### Billets d'aller et retour de saison à prix réduits

## BERNE, INTERLAKEN, ZERMATT

(Mont-Rose-Gornergrat)

VALIDITÉ : 60 JOURS

De Paris à Berne (ou vice versa) :  
1<sup>re</sup> Via Dijon-les-Verrières, à l'aller et au retour;  
2<sup>e</sup> Via Dijon-les-Verrières à l'aller et via Délé-mont-Delle, Paris-Est au retour : 1<sup>re</sup> classe, 100 fr.; 2<sup>e</sup> classe, 75 fr.; 3<sup>e</sup> classe, 50 fr.

De Paris à Interlaken (ou vice versa), mêmes itinéraires que pour Berne : 1<sup>re</sup> classe, 112 fr.; 2<sup>e</sup> classe, 83 fr.; 3<sup>e</sup> classe, 56 fr.

Billets délivrés du 1<sup>er</sup> avril au 15 octobre.  
De Paris à Zermatt (sans réciprocité), via Dijon-Pontarlier-Lausanne : 1<sup>re</sup> classe, 140 fr.; 2<sup>e</sup> classe, 108 fr.; 3<sup>e</sup> classe, 71 fr.

Billets délivrés du 15 mai au 27 septembre.  
Ces billets ne peuvent être utilisés, entre Viège et Zermatt, que jusqu'au 30 septembre (le chemin de fer de Viège à Zermatt ne fonctionnant pas après cette date).

Arrêts facultatifs sur tout le parcours. Franchise de 30 kilogrammes de bagages sur le réseau P.-L.-M. Aucune franchise en Suisse.

## VOYAGES INTERNATIONAUX à itinéraires facultatifs

Il est délivré toute l'année, dans toutes les gares des grands réseaux français, dans certaines Agences de voyages et divers bureaux d'émission (1), des Livrets de voyages internationaux à itinéraires établis au gré des voyageurs et pouvant comporter à la fois des parcours :

a) Sur les réseaux français du P. L. M., de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord, de l'Orléans, de l'Ouest, de l'Etat (lignes algériennes), du P. L. M.-Algérien, de l'Ouest-Algérien, du Bône-Guelma et sur le réseau Corse des Chemins de fer départementaux.

b) Sur certaines lignes maritimes de l'Océan Atlantique, de la mer Méditerranée et de la mer Noire (Echelles du Levant) desservies par la Compagnie Générale Transatlantique, par la Compagnie de navigation mixte (Compagnie Touache) par la Société Générale de Transports maritimes à vapeur ou par la Société des Messageries maritimes.

c) Sur les chemins de fer allemands, austro-hongrois, belges, bosniaques et herzégoviniens, bulgares, danois, finlandais, italiens et siciliens, luxembourgeois, néerlandais, norvégiens, roumains, serbes, suédois, suisses et turcs.

L'itinéraire des voyages commencés en France, en Algérie, en Tunisie, en Corse ou en Italie, doit comporter obligatoirement des parcours étrangers; il doit ramener le voyageur à son point de départ.

Parcours minimum taxé : 600 kilomètres. — Validité : 45 jours jusqu'à 2.000 kilomètres; 60 jours de 2.001 à 3.000 kilomètres et 90 jours au-dessus de 3.000 kilomètres.

Les demandes de Livrets internationaux sont satisfaites le jour même lorsqu'elles parviennent, avant midi, aux gares de Paris et de Nice, aux Agences de voyages et bureaux d'émission ci-dessus désignés. Pour toutes les autres gares, les demandes doivent être faites au moins 4 jours à l'avance. Les Livrets commandés en Algérie, en Tunisie et en Corse étant établis en France, le délai de 4 jours est augmenté des délais de transmission.

(1) Ces Agences sont : 1<sup>re</sup> à Paris : Cook & fils, 1, place de l'Opéra; Lubin, 36, Boulevard Haussmann; Voyages Modernes, 1, rue de l'Echelle; C<sup>ie</sup> Hambourgeoise-Américaine, 1, rue Auber; Grands Voyages, 1, rue du Helder et 38, Boulevard des Italiens; C<sup>ie</sup> des Messageries maritimes, 14, Boulevard de la Madeleine; — 2<sup>e</sup> à Lyon : Lubin, 76, rue de l'Hôtel-de-Ville; — 3<sup>e</sup> à Marseille : Cook & fils, 11<sup>bis</sup>, rue de Noailles; C<sup>ie</sup> des Messageries maritimes, salle des bagages (traverse Nord de la Joliette, porte J).

gnie Générale Transatlantique, par la Compagnie de navigation mixte (Compagnie Touache) par la Société Générale de Transports maritimes à vapeur ou par la Société des Messageries maritimes.

c) Sur les chemins de fer allemands, austro-hongrois, belges, bosniaques et herzégoviniens, bulgares, danois, finlandais, italiens et siciliens, luxembourgeois, néerlandais, norvégiens, roumains, serbes, suédois, suisses et turcs.

L'itinéraire des voyages commencés en France, en Algérie, en Tunisie, en Corse ou en Italie, doit comporter obligatoirement des parcours étrangers; il doit ramener le voyageur à son point de départ.

Parcours minimum taxé : 600 kilomètres. — Validité : 45 jours jusqu'à 2.000 kilomètres; 60 jours de 2.001 à 3.000 kilomètres et 90 jours au-dessus de 3.000 kilomètres.

### ARRÊTS FACULTATIFS

Les demandes de Livrets internationaux sont satisfaites le jour même lorsqu'elles parviennent, avant midi, aux gares de Paris et de Nice, aux Agences de voyages et bureaux d'émission ci-dessus désignés. Pour toutes les autres gares, les demandes doivent être faites au moins 4 jours à l'avance. Les Livrets commandés en Algérie, en Tunisie et en Corse étant établis en France, le délai de 4 jours est augmenté des délais de transmission.

### Voyages circulaires à itinéraires fixes

La Compagnie délivre, dans les principales gares situées sur les itinéraires, des billets de voyages circulaires à itinéraires fixes, extrêmement variés, permettant de visiter, à prix très réduits, en 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> classe, les parties les plus intéressantes de la France (notamment l'Auvergne, la Savoie, le Dauphiné, la Tarentaise, la Maurienne, la Provence, les Pyrénées, etc...), l'Italie et la Suisse.

Arrêts facultatifs à toutes les gares de l'itinéraire. La nomenclature de tous ces voyages, avec les prix et conditions, figure dans le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M.

## CHEMINS DE FER DE L'OUEST

### Excursions à L'ILE DE JERSEY

Dans le but de faciliter la visite de l'île de Jersey, la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer au départ de Paris, des billets directs d'aller et retour valables un mois, permettant de s'embarquer à Carteret, à Granville ou à Saint-Malo.

Billets valables par Granville à l'aller et au retour.

1 <sup>re</sup> classe	63 15
2 <sup>e</sup> classe	44 25
3 <sup>e</sup> classe	29 85

Billets valables par Carteret à l'aller et au retour.

1 <sup>re</sup> classe	63 15
2 <sup>e</sup> classe	44 25
3 <sup>e</sup> classe	29 85

Billets valables à l'aller par Carteret et au retour par Saint-Malo ou inversement.

1 <sup>re</sup> classe	72 55
2 <sup>e</sup> classe	49 80
3 <sup>e</sup> classe	35 50

Billets valables à l'aller par Granville et au retour par Saint-Malo ou inversement.

1 <sup>re</sup> classe	74 85
2 <sup>e</sup> classe	50 05
3 <sup>e</sup> classe	37 30

Billets valables à l'aller par Carteret et au retour par Granville ou inversement.

1 <sup>re</sup> classe	65 45
2 <sup>e</sup> classe	44 50
3 <sup>e</sup> classe	31 70

Les billets délivrés à l'aller par Granville ou Carteret et au retour par Saint-Malo, permettent d'effectuer l'excursion du Mont Saint-Michel.

Les billets valables par Granville et Saint-Malo sont délivrés toute l'année; ceux valables par Carteret sont délivrés du 1<sup>er</sup> mai au 14 octobre.

Pour plus de renseignements, consulter le Livret Guide-Illustré du réseau de l'Ouest, vendu 0.50, dans les bibliothèques des gares de la Compagnie.

## VACANCES

Dans le but de faciliter à nos lecteurs le choix d'une villégiature, nous leur rappelons que la Compagnie de l'Ouest dessert toute la Normandie, une partie de la Bretagne, les stations balnéaires de la Manche du Tréport à Brest et qu'elle met en vente, aux prix de 0 fr. 50 l'exemplaire, dans les bibliothèques de ses gares, dans les bureaux de ville et les principales Agences de voyages de Paris, Un Guide Illustré de son Réseau.

Ce Guide de plus de 300 pages, illustré de 126

gravures contient les renseignements les plus utiles pour le voyageur. (Description des sites et lieux d'excursion de la Normandie et de la Bretagne. — Principaux horaires des trains. — Tableau des marées. — Cartes cyclistes du littoral de la Manche. — Plans des principales villes. — Liste des hôtels, restaurants, etc...)

En outre la Compagnie de l'Ouest met en vente les publications illustrées suivantes :

1 <sup>re</sup> — Guide de la Bailliée Ouest...	0 fr. 25
2 <sup>e</sup> — Guide-Album du Mont-Saint-Michel.....	0 fr. 25
3 <sup>e</sup> — Brochure illustrée Les Stations Balnéaires.....	0 fr. 25
4 <sup>e</sup> — La France en Chemin de fer (6 Itinéraires) chaque itinéraire.....	0 fr. 15
5 <sup>e</sup> — Carte illustrée du réseau.....	0 fr. 40
6 <sup>e</sup> — Carnet de Cartes Postales.....	0 fr. 40

Toutes ces publications sont adressées franco à domicile contre l'envoi de leur valeur, en timbres poste, au Service de la Publicité, 20, Rue de Rome, à Paris.

## CHEMIN DE FER DU NORD

### Bains de mer

Billets d'aller et retour collectifs pour familles d'au moins quatre personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 0/0 à partir de la quatrième personne.)

Billets individuels hebdomadaires. (Réduction de 20 à 44 0/0.)

Billets individuels ou collectifs d'excursion du dimanche à des prix excessivement réduits (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes).

Cartes d'abonnement de 33 jours. (Réduction de 20 0/0 sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois.)

### Villes d'Eaux : Enghien, Pierrefonds, Saint-Amand, Serqueux

Billets individuels hebdomadaires. (Réduction de 20 0/0 à 44 0/0.)

Cartes d'abonnement de 33 jours. (Réduction de 20 0/0 sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois.)

Billets d'aller et retour collectifs pour familles d'au moins quatre personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 0/0 à partir de la quatrième personne.)

### Billets de Vacances à prix réduits

Avantageux pour les familles d'au moins trois personnes, effectuant un parcours simple minimum de 50 kilomètres.

### Billets d'excursion du Dimanche pour Chantilly, Pierrefonds et Compiègne, Coucy-le-Château, Villers-Cotterêts

A des prix excessivement réduits.

### Fêtes du Carnaval, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption, de la Toussaint et de Noël

Prolongation de la validité des billets d'aller et retour ordinaires.

### Voyages Internationaux avec Itinéraires facultatifs

A effectuer sur les divers grands réseaux français et les principaux réseaux étrangers. Validité : 44 à 90 jours. Arrêts facultatifs.

### Billets d'excursion pour la Vallée de la Meuse

Prix : 1<sup>re</sup> cl., 42.35; 2<sup>e</sup> cl., 31.25; 3<sup>e</sup> cl., 23.50. Validité : 15 jours.

### Billets circulaires pour Pierrefonds, les Ruines de Coucy, les Bords de la Meuse, Grottes de Han et Rochefort

Prix : 1<sup>re</sup> cl., 72.70; 2<sup>e</sup> cl., 53.20. Validité : 31 jours.

### Voyages circulaires divers pour visiter la Belgique

Prix très réduits. Validité : 30 jours.

### Cartes d'Abonnement Belges de 5 et 15 jours

Délivrées par toutes les gares et stations du réseau du Nord, donnant droit à un voyage aller et retour sur les lignes françaises et libre parcours sur tous les réseaux belges.

### Billets d'excursion pour l'Ecosse et le Pays de Galles

Délivrés du 1<sup>er</sup> mai au 31 octobre. Validité : 45 jours. Prix très réduits.

### Excursions en Espagne

Billets français délivrés conjointement avec des circulaires ou demi-circulaires espagnols. Validité : 60 à 120 jours. Prix très réduits.

Consulter le LIVRET-GUIDE NORD. — Prix : 20 cent mes.



CLARIDGE'S HOTEL LONDON.



"THE RESTAURANT,  
CLARIDGES"

LE RESTAURANT